

Jean pierre Morcrette

# Une sale manie

roman

Jean pierre Morcrette

# Une sale manie

roman

© 2024 Jean pierre Morcrette

1. Un espace mouvant et flou longtemps fut mon seul repère. Si je me le figure ainsi, l'exprimer relevait alors de l'impossible. L'écrire, n'en parlez pas.

2. De semaine en semaine, tout est devenu plus clair. Les souvenirs enfouis n'ont pas disparu ; timides, beaucoup refont surface l'un après l'autre. C'est magnifique. J'en ai parlé à quelques pensionnaires, la diminution du traitement semble libérer ce qui surnage encore dans l'épaisseur de la mémoire. Comme elle ne m'avait jamais fait défaut, elle se reconstitue sans doute plus vite chez moi. Tant mieux.

3. Je rédige lentement, ne tolère aucune rature. Les mots, puis les phrases tournent dans ma tête. Quand elles me paraissent mûres, je les prononce à voix haute, sans gueuler, en chuchotant. Enfin je les écris. Je dispose de deux à trois heures par jour, si le matériel est disponible, si la fatigue physique ou mentale ne s'invite pas, si je suis en sécurité. Mes griffonnages antérieurs n'étaient que bouillie indigeste. Les morceaux de carton et les feuilles de papier sont partis au recyclage. Je reprends tout à zéro. Cette sorte d'entraînement m'a permis de remettre cerveau et doigts au travail. Ces efforts ne resteront pas vains. Du moins, je l'espère.

4. Des années durant, j'ignorais où je me trouvais et, dans la mesure où j'étais bien un personnage, quel rôle je tenais. Décrire cette époque où une existence — la mienne, je suppose — s'est reconstituée, détail après détail, demeure laborieux. Le monde autour de moi rendait manifeste un état maladif. Une comédie semblait se jouer sous mes yeux afin de me perdre à jamais. Quand j'ai pu entendre les autres, les écouter, saisir leurs discours, j'ai accepté l'évidence. L'admettre m'a demandé du temps ; sortir de l'incompréhension et du désarroi davantage ; je ne suis pas complètement détaché d'une colère contenue devant l'intolérable : je suis ici parce que j'ai écrit.

5. Un roman, du moins quelque chose de ce genre, m'a valu d'être interné. Ces pages relataient des fragments de vie d'humains racontés par des humains. Je rédige des paragraphes numérotés sur de rares bouts de carton récupérés par-ci

par-là ou sur les petites feuilles confectionnées par Sveta. En général c'est court par manque de place, à l'occasion un peu plus long si la chance de tomber sur un grand morceau me sourit. Réapprendre à tailler les plumes, à fabriquer de l'encre, du papier est redevenu nécessaire. Certains, paraît-il, utilisent des tablettes d'argile, des rouleaux d'écorce de bouleaux, des planches, du tissu. Pour ma part, je reste attaché au papier qu'il soit épais, mince, jauni, chiffonné, recyclé, buvard, bon marché, taché, mâché, à dessin, à cigarette, d'emballage, de riz, d'émeri, de soie... morbide, je reprends souvent l'inventaire de ce qui n'est plus. Mes textes ne sont pas conservés dans ma chambre, c'est trop dangereux. Je les glisse dans des sachets étanches, puis les enterre à l'aide d'une large cuillère de service en inox chipée au réfectoire.

6. Depuis que l'improbable Union des Peuples a modifié la perception de la durée en créant des périodes aléatoires — nous sommes au Cycle III, et qui sait combien il durera ? —, les cadavres ne sont ni ensevelis, ni brûlés, ni compostés. Tout le monde prétend qu'une fois encapsulés, ils sont transportés vers un astre en vue d'un futur dont nul ne sait rien, sans doute une version unioniste de la vie éternelle. Un vieillard m'a dit cette aberration : J'ai toute la mort devant moi ! Rien n'a changé, vous ignorez le jour et l'heure. Si j'ai bien compris, votre décès est programmé selon le solde des vivants sur terre.

7. Les agréments de fécondation *in vitro* sont autorisés au compte-gouttes en fonction de ce solde. Engendrer n'est pas dans vos attributions. Dès vos seize ans, âge de la majorité, ovocytes ou spermatozoïdes sont recueillis, congelés, puis vous êtes stérilisés. Après votre mariage ou union civile, peu importe le sexe du conjoint, et vous pouvez changer celui qui vous a été attribué à la naissance, un bébé vous tombe dessus sans crier gare. Aucune manipulation d'embryons en vue de créer des castes inférieures et supérieures, au contraire, tout est fait pour égaliser, unifier, mélanger la population. Vous n'avez pas le choix du sexe ni la garantie des gènes. Trop vieux et depuis des années célibataire, une telle chose ne m'arrivera pas.

8. J'ai souvent imaginé que la nature nous avait donné le plaisir sexuel (il n'arrive pas à tout le monde) dans le but de nous inviter à renouveler l'expérience sans tarder. On a vu le résultat : plus de huit milliards d'humains. Nous en étions à quatre quand je suis né. J'aurais dû être prudent avec ce fantasme ! Si, il y a quelques années, j'ai utilisé les services érotiques de robots, ce n'est pas tant la sexualité qui me manque aujourd'hui — quel diable sait combien elle me coûtait, notamment en ridicule ! —, mais la simple fréquentation des femmes, le bonheur de les côtoyer, de les observer, de respirer leur présence, de les écouter s'exprimer. Ici, étrangement, hommes et femmes logent dans des bâtiments différents. Sveta comprend ma frustration. Elle reste le plus longtemps possible avec moi. Je lui parle des nombreux livres qui m'avaient tenu compagnie avant leurs disparitions, des personnages de mon roman et ceux de ma vie confondus. L'homosexualité est encouragée. Je n'ai rien contre. Elle n'est cependant pas faite pour moi. De toute façon, quel homme (quelle femme) désirerait un vieillard à la peau fripée, impuissant, à moitié incontinent, un tantinet râleur, parfois malodorant ? Qui donc encore me respirerait comme j'ai respiré Delphine, Mathilde, Luna et les autres ? La décrépitude exige la solitude.

9. Je n'ai aucune nouvelle de mes enfants et petits-enfants. S'ils n'ont pas disparu pendant des guerres de l'Union, Betty doit avoir au moins quatre-vingts ans, Léo, autour de soixante-dix, Ethan et Iris, la trentaine. Je pense souvent à ma petite fille Iris quand je suis avec Sveta. Elles sont les sources d'énergie nécessaire à la réécriture de mon roman. Je ne veux pas raconter de bêtises, mais elles sont peut-être, toutes les deux, un seul et unique personnage.

10. Réserve à l'Administration, le carton est rare. J'écris ceci sur un morceau d'environ 10 sur 15 cm récupéré d'une boîte subtilisée à l'infirmerie. Les petits côtés découpés me serviront pour rédiger de courts paragraphes. Au verso, imprimé à l'encre végétale noire, on aperçoit le nom du répugnant *Gegenzikorn 1000* et le QR code que Xia Chan a scanné avant de me piquer au bras gauche. Mon injection mensuelle est passée progressivement de 5000 à 1000 mg. Xia applique sur ma veine un bout d'ouate imbibée d'antiseptique. À votre

guérison, dit-elle d'un accent asiatique surjoué comme si elle trinquait avec moi, mettez votre doigt, Tom, et appuyez ! Docile, je fixai le gros sachet de coton hydrophile avec envie. Pourquoi l'infirmière ne remarque-t-elle pas mes chapardages ? Je trouve dans sa manière d'être une ironie délicate à interpréter.

11. Les querelles politiques ont perdu de leurs attraits. Elles m'avaient déjà laissé dubitatif bien avant mon internement, où les invectives tenaient lieu d'arguments. Aujourd'hui, c'est aussi, et au-delà, lamentable. On peut certes discuter, mais le champ des opinions légitimes s'est réduit de façon radicale. Les débats sur le Réseau peuvent s'animer dans la limite de ce qui est acceptable par la majorité modérée par les machines. Ça donne une impression amère de liberté. Une flopée d'ordinateurs se prononcent sur tout, sous couvert d'une administration fédérale programmatique. Des parlements locaux siègent dans les anciens États, dont leurs membres, tirés au sort et renouvelés tous les cinq ans, élisent le gouverneur, entérinent les décisions. La démocratie se résume à des référendums organisés sur le Réseau : des questions simples qui imposent des réponses simples.

12. Par exemple, je devais regarder fixement ma tablette sans bouger : Êtes-vous pour l'interdiction de l'écriture manuscrite sur papier ? (En unionais, un seul terme suffit ; il est péjoratif, proche de griffonner.) Il fallait cliquer sur l'une ou l'autre des cases, OUI ou NON, au centre de l'écran. Si je refusais de prendre position, ma voix s'ajoutait aux OUI, selon le principe du qui ne dit mot consent, et mon droit de vote était perdu à jamais. Le OUI l'a emporté à 75,95 %. Les résultats proclamés, je suis resté abasourdi. L'énoncé de la question m'avait déjà laissé groggy. Puis, j'ai pensé que les 24,05 % de personnes opposées à une telle abomination pouvaient présager, un jour peut-être, un retournement de situation. Je rêvais. Vers la fin de l'Ancien Monde — je faisais semblant de l'oublier —, peu de gens achetaient des livres, y compris numériques. La lecture était devenue une activité marginale de vieux, surtout de femmes.

13. Les fictions d'Orwell, d'Huxley, de Bradbury et de bien d'autres ne sont pas d'actualité. Qui les a lues sait de quoi je parle. *1984*, *Le Meilleur des mondes* ou

*Fahrenheit 451*, je cite les plus connues, sont introuvables. C'était déjà le cas dans la Chine de l'Ancien Monde, et dans quelques autres États totalitaires. Toute littérature — pour ne désobliger personne et ne pas trahir l'unionais, disons plutôt, si le mot existe — toute *textitude* est produite par qui le veut. Les algorithmes du Réseau analysent chaque texte et séparent le bon grain de l'ivraie. Je reprends cette formule biblique, étrangement proche de celle utilisée par les autorités.

14. La majorité a décidé que la santé sociale et mentale des citoyens nécessitait l'interdiction de l'écriture manuscrite, invérifiable, incontrôlable. De fait, ça signifie la fin de toute littérature. Restent des textes jadis qualifiés de vocables infamants envers les gares, les roses ou les sentiments. Souvent accompagnés d'images, ou lus par des acteurs à la mode, ces textes sont disponibles sur le Réseau à bas prix. On en trouve aussi d'autres, strictement retouchés par les Académies, relatifs aux sciences et à l'Ancien Monde. Ce terme remplace le mot *Histoire*, même s'il n'a pas grand-chose à voir avec la définition d'autrefois. Il désigne le grand récit de la genèse de l'Union. Rien n'encourage à regarder le passé. Le futur est d'actualité. À force de valoriser le présent, le système force à l'amnésie.

15. D'anciens écrivains (je ne citerais personne) se sont adaptés et produisent des best-sellers avalisés par le Réseau devenu le seul *sensitivty reader* (vous vous souvenez de ce mot ?) chargé de débusquer dans un livre à paraître situations, attitudes et expressions pouvant choquer la majorité ou offenser une minorité (en fin de compte, toute l'humanité). À force d'avoir peur de marcher sur les pieds des gens, on ne danse plus. Alors d'autres ont renoncé au lieu de se plier. Certains, m'a-t-on dit, tentent de dissimuler leurs textes sous des images, des formules, des tableaux chiffrés dont le code est transmis de bouche à oreille. Je n'ai jamais vu de tels écrits ni entendu parler d'une codification. Quelques-uns, je suppose, publient sous le manteau, après avoir reproduit à la manière des moines copistes leurs livres en dix, vingt ou cent exemplaires. Je me plais à imaginer des récits de femmes et d'hommes qui s'aiment, se détestent, jouissent, souffrent de s'aimer et de se détester, font des enfants avec leurs corps ou n'en font pas, goûtent des fruits

de la nature et de leur travail, soutiennent des visions de la société différentes, souvent contradictoires, se fâchent, se battent, se blessent, se réconcilient ou pas, puis meurent à des âges raisonnables, la plupart du temps satisfaits d'avoir vécu ou rageurs de ne pouvoir continuer quelques années de plus à savourer le monde, sinon à le maudire au point d'en espérer fonder un nouveau. Revenir avant l'écriture, du temps où les histoires se transmettaient de vive voix de génération en génération, avec oublis, changements et ajouts, pourrait devenir une option. On demanderait de raconter à qui avait entendu raconter, à qui raconterait à nouveau volontiers, et ainsi de suite. Mais que voulez-vous, je suis un ex-libraire. J'aime la littérature. J'aime les livres.

16. Vous pourrez noter, si jamais ces écrits vous tombent sous les yeux, quelques similitudes de notre système avec la « littérature dystopique du XXe siècle ». (Ces termes entre guillemets, l'usage de ces derniers, les parenthèses — réservées aux formules mathématiques —, ainsi que les chiffres romains sont incompréhensibles aux plus jeunes.) Une entité politique unique gouverne la Terre entière. Seule une langue universelle aux concepts étroits, au graphisme simpliste et à la typo limitée est utilisée. L'inventeur du volapük le proclamait déjà : *Pour une humanité, une langue*. À la différence du *Newspeak* d'Orwell, l'unionais ne s'apparente à aucun idiome. On trouve des racines empruntées à d'autres, certains peu courants dans l'Ancien Monde : le breton, le corse, ou, sortons de notre coin, le swahili, par exemple. Au cours d'une conversation sur le Réseau, si vous laissez échapper un mot dans une langue obsolète — j'ai essayé avec le français et l'anglais —, une voix synthétique vous somme de vous exprimer en unionais.

17. Quelle stupide idée, cette langue unique ! Pourquoi vouloir réparer Babel ? Loin de nous infliger une punition, ce fut un cadeau ! Chaque langue est un monde comme, par sa parole (et son écriture), chaque individu. Tenter de nous unir par cette méthode le rétrécit. Supposé parfait, l'unionais nous appauvrit, nous prive d'ouverture à l'autre et à nous-mêmes. Soi-disant langue universelle, elle prétend les valoir toutes, alors que toutes forment le monde, chacune à sa manière, y compris celles disparues à jamais et qui ont emporté une partie de nous-mêmes

avec elles. J'aurais aimé être philologue. Quelqu'un connaît-il encore la définition de ce mot ?

18. Afin d'économiser le papier, je renonce aux retours à la ligne, aux tirets de dialogue (certains auteurs ou éditeurs les avaient déjà fait disparaître dans l'Ancien Monde), etc. J'écris des fragments de tailles variables en fonction de ma concentration et de la feuille dont je dispose. Ma vie elle-même est morcelée au point où je me demande si j'en ai vécu une seule ou plusieurs. Ne me demandez pas d'élaborer une intrigue bien ficelée au sein d'un régime totalitaire. (À défaut de *page-turner*, vous aurez dans les mains un livre fragmentaire à numérotter.) De toute façon, c'est inutile, il n'y a plus de conflits, du moins plus de perceptions de conflits ni de mots pour les dire. Aujourd'hui, l'utopie ou la dystopie n'ont pas ni le sens ni la curiosité que pouvaient y trouver les lecteurs de jadis. Nous n'habitons pas dans un monde imaginé par un écrivain éclairé : nous sommes le monde dans lequel nous avons voulu vivre après avoir failli le détruire.

19. À la suite d'une série de catastrophes naturelles et de conflits meurtriers, la majorité d'entre nous a voté pour ceux qui nous dirigent, intelligences artificielles comprises. Cette majorité, qui plusieurs décennies auparavant avait accepté une société de contrôle privé et public de plus en plus sophistiqué et envahissant, a cédé le peu de pouvoirs qu'elle possédait. Une partie de la minorité en désaccord a été exterminée ; une autre s'est évaporée je ne sais où ; le reste, finalement, a fait le gros dos. La démocratie a été respectée. L'Union le répète si souvent que cela en devient écœurant. *Le discours de la servitude volontaire* écrit à seize ou dix-huit ans par La Boétie, l'ami de Montaigne, est introuvable. En réalité, plus aucun livre n'existe. Les seuls textes disponibles sont diffusés par le Réseau et lisibles sur tablette.

20. Après mon arrestation, je me suis réveillé dans un lieu qui me fit penser à *La Montagne magique* de Thomas Mann. Pourtant, nous ne sommes pas au luxueux sanatorium Berghof de Davos pour soigner une tuberculose ni dissenter sur la maladie fatale de la culture européenne. Notre hôpital n'a pas de nom, tous disent

*l'hôpital.* Construit dans une étroite vallée où coule une rivière, c'est un long bâtiment incurvé de briques jaunâtres de sept niveaux, à la toiture couverte de panneaux solaires. L'aile réservée aux femmes se situe à gauche, celle des hommes, à droite. Au centre, une tour est affectée à l'Administration, aux salles de soins et à une boutique où acheter de quoi améliorer l'ordinaire : vins, bières, fruits secs et frais en saison, gâteaux, vêtements, etc. Afin d'entretenir ma mémoire immédiate et faire un peu d'exercice, je compte mes pas le long du couloir de mon étage. J'en déduis qu'il doit mesurer environ deux cents mètres, soit une longueur du bâtiment, tour incluse, de quatre cents mètres.

21. Au rez-de-chaussée de chaque aile se trouvent les salles communes, les cuisines, les réfectoires, les ateliers thérapeutiques de menuiserie, dessin et peinture (sur tablette, bien sûr), modelage, musique, gastronomie, couture et tissage, ainsi, c'est à pleurer, qu'un atelier textitude ! Toujours en bas, derrière la tour, se cachent un gymnase, une piscine, une morgue, un funérarium. Les chambres orientées, au sud face aux montagnes, disposent d'un balcon individuel. Elles sont grandes, confortables, bien équipées, salle d'eau, coin cuisine, etc. On m'a attribué la 501, la première à droite du cinquième étage. Du côté gauche du couloir, au nord, un autre balcon, plus large et collectif, est utilisé l'été lors des canicules. Un immense parc et un bois entourent le bâtiment. Estimer les superficies n'a jamais été mon fort. À titre de comparaison, disons au moins celle du bois de Vincennes souvent parcouru quand j'habitais Paris. Un mur de briques haut de quatre mètres clôturé l'ensemble. Il a été construit, disent-ils sans rire, pour nous protéger des animaux sauvages, ou l'inverse. Des mini éoliennes sans pales sont dressées tous les dix mètres sur ce mur. Avec les panneaux solaires et une centrale hydroélectrique en amont de la rivière, elles fournissent l'énergie nécessaire au fonctionnement de l'hôpital.

22. Au début de mon internement, j'ignorais où j'étais. Du balcon, je voyais une montagne proche, une petite montagne certes, car les arbres sont omniprésents et la neige rare en hiver. Toutes les applications qui permettent une géolocalisation et les appels à partir de tablette nous sont interdites. Je demandais au personnel où

nous étions, on me répondait évasivement, au calme, au grand air, pour votre santé. Les pensionnaires — personne ne dit patient — ne s'accordaient sur aucun lieu. Quelques-uns soutenaient que l'hôpital se trouvait en Autriche, d'autres en Italie, en Allemagne, en Suisse, dans les Vosges alsaciennes. Maintenant, je sais.

23. Je n'étais pas bien lucide alors. Le bruit courait que nous étions en Ardenne belge. Certains avaient déniché des bouteilles de bière qui le prouvait. C'était absurde. D'autres buvaient du Beaujolais, du Chianti, même un vin sud-africain (venu en cargo à voile et au biocarburant). Ces enfantillages ont duré quelque temps jusqu'à ce que l'Administration, pour une raison qui m'échappe, décide de lever le secret. Voilà ma version, car là aussi les avis divergent. La plupart prétendent savoir depuis toujours où nous sommes ; ces affirmations devraient m'alarmer sur les dégâts du *Gegenzikorn*.

24. Si la surface du parc semble égale à celle du bois de Vincennes, sa forme est différente. C'est un rectangle d'environ cinq kilomètres sur deux inséré dans une vaste zone biologique préservée. Une fois franchie la lourde grille de l'entrée, une allée de terre battue entourée de châtaigniers mène à l'hôpital, seule construction au centre du rectangle. Pas de pelouse, de jardins d'agrément, de massifs fleuris : ici tout est cultivé ou laissé dans un relatif état naturel, excepté un terrain de football et trois de tennis. Des potagers, un grand verger et plusieurs serres forment une microferme à gauche, du côté de l'aile des femmes ; à droite, un étang alimenté par la rivière, des basses-cours avec coqs, poules, pintades, oies (merci à elles du don de leurs plumes), canards ; plus loin, de chaque côté, des bois de chênes, hêtres, bouleaux, sapins jusqu'à la limite du mur d'enceinte. Je n'ai pas dû le préciser, la consommation de viande est réduite à de la volaille, à quelques morceaux de bœuf de synthèse, sans antibiotiques, sans hormones de croissance, sans souffrance animale. Quelquefois, nous avons du sanglier ou du chevreuil victime d'accidents sur la route qui mène à l'hôpital. L'étang sert à l'élevage de carpes. Tous les résidents participent aux travaux, les retraités moins que les autres ; et moi, en raison de mon âge, moins encore. Je n'ai pas vu d'enfants depuis une éternité.

25. Voilà de nouveau le printemps. Le printemps de quelle année ? Quand l'Union des Peuples a décidé d'instaurer un nouveau décompte du temps, beaucoup ont résisté. La plupart continuaient à calculer les années selon le calendrier grégorien, certains d'après le julien, d'autres utilisaient celui de l'Islam, quelques-uns restaient fidèles à celui du judaïsme, du bouddhisme, etc. J'ai un vague souvenir que les Mayas possédaient un calendrier cyclique ; avait-il sans fin la même durée ? Quoiqu'il en soit, nous vivons au rythme de ce système. Convertir en grégorien m'ennuie. Je m'y suis habitué. Le cycle étant inégal, parmi ceux recourant à leur ancien calendrier, personne ne s'accorde sur une date.

26. Je ne suis pas vieux. Je suis très vieux : quatre-vingt-dix-sept ou quatre-vingt-dix-huit ans. Ce n'est pas exceptionnel, l'espérance de vie est de cent vingt ans, au Japon comme au Tchad. La vieillesse me rapproche de la mort, mais elle me sépare encore de ma propre mort. La chance me sourit côté santé. Certes, je trotte, mes articulations sont butées, et je tairai les désagréments constants dont me gratifie mon corps. Je suis curieux de voir combien de temps cette machine tiendra bon. Dans l'eau, ça va mieux. Je nage dix longueurs de bassin sans m'arrêter. Question mental, ma mémoire retrouvée, même abîmée par des années de *Gegenzikorn*, m'aide à me situer. Quant à l'intelligence, ça ne doit pas être pire qu'avant. Je me répète complaisamment : de toute façon, trop de souvenirs gâtent les souvenirs.

27. Maintenu dans un espace où le passé et le futur n'existaient pas, je n'avais aucune idée des années. Les repas, le jour, la nuit étaient mes seuls repères. Je m'obstinais à compter le nombre de chambres de mon étage. Arrivé au milieu du couloir, les chiffres s'embrouillaient et tout était à reprendre. C'est dire le désastre de ma mémoire d'alors. Parfois, je me demandais si je n'étais pas devenu gâteux. Cette impression elle-même ne durait pas. Un sénile doit ignorer sa décrépitude comme le fou (ou le déviant) s'affirme normal. Le personnel, serviable, aimable, semblait soucieux de ma santé. Puis, j'ai fini par soupçonner que le traitement censé corriger ma supposée déviance était la cause de mon état. À l'occasion,

j'entendais certains pensionnaires discuter entre eux à voix basse. Malgré leur prudence, je décelai une volonté de résister, mais ils n'en avaient pas les moyens. La plupart attendaient leur guérison avec impatience.

28. Les écoliers n'apprennent plus à écrire à la main. Ils touchent ou parlent à leur tablette (*ban*, en unionais) dès leur plus jeune âge. Maniable et pliante, ouverte, elle offre un écran confortable. La *ban* est devenu ordinateur. Vous pouvez la connecter à un moniteur extérieur, à un clavier. Tout texte est soumis dans l'instant à une double évaluation, orthographique et sociétale ; sans recours. Tout va bien tant que vous vous contentez d'écrire dans votre tête. Si vous vous y mettez, l'enfermement thérapeutique vous guette. Recourir à son ancienne langue (si vous avez plus de vingt ans, vous en avez forcément une) est possible. Vous pouvez l'employer oralement, en dehors du Réseau, si vous tombez sur des interlocuteurs capables de vous comprendre, ou si ça vous amuse de jacasser tout seul, ce qui n'a rien de dingue — du moins autant que griffonner un roman dont personne n'ouvrira les pages.

29. Tout ce qui circule sur tablette est contrôlé. Inutile de prendre une photo de vos textes en vue de les diffuser ! Vous parviendrez peut-être à les copier si vous dénicher du papier ou les recettes et ingrédients pour en produire. Le papier est devenu un bien quasi introuvable. Un des arguments avancés est le très mauvais impact écologique lié à sa fabrication. Imprimantes, photocopieuses, machines à écrire, relieuses n'existent pas plus que rotatives, linotypes, offset, etc. Tout juste subsiste-t-il encore des ateliers de sérigraphie où sont imprimés les QR codes à l'encre végétale. Ceux-ci restent l'unique moyen d'identification des marchandises, de la farine à la bière... et aux médicaments qui ont le privilège du carton. À la moindre détection de votre ADN sur quelque support écrit en possession des autorités, c'est l'internement assuré.

30. Méthode utilisée par Sveta pour confectionner du papier à partir de végétaux : procurez-vous un morceau de moustiquaire d'un format à peine supérieur à celui de la feuille souhaitée ; fixez-le sur un cadre rigide en bois, et construisez-en un

second de taille identique. Récupérez des plantes fibreuses, feuilles de châtaignier, de fougères, de rhubarbe, de maïs, fanes de carottes, poireaux, orties, paille... Coupez-les, déposez-les dans une casserole avec dix doses d'eau et une de lessive de soude. Laissez cuire deux heures. Mixez, puis filtrez et rincez plusieurs fois. Ajoutez un peu de javel (blanchir la pâte), et de la colle à bois ou de l'amidon (réduire l'effet buvard). Mettez quelques centimètres d'eau dans un seau, puis incorporez-y la pâte. Remplissez d'eau tiède au tiers un bac légèrement plus grand que votre cadre et versez-y la pâte ; remuez jusqu'à obtenir une texture homogène. Plongez le cadre moustiquaire vers le haut avec le second cadre dessus et secouez afin d'étaler la pâte sur l'ensemble du moustiquaire. Maintenez les deux cadres hors du bac cinq minutes en laissant s'écouler l'excès d'eau. Enlevez sans brusquerie le cadre supérieur et transférez le papier en retournant le cadre moustiquaire sur des serviettes ou du tissu épais. Épongez pour retirer le maximum de liquide. Recouvrez chaque feuille d'un autre tissu sec et empilez-les sous deux planches avec des objets de poids. (Svetlana monte dessus dix minutes, tourne sur place en chantant et dansant, puis y pose les objets lourds dans sa chambre.) Renouvelez les serviettes ou le tissu toutes les douze heures. Enfin, faites sécher les feuilles à l'air libre. N.B. Afin de les rendre plus fines et plus lisses, Sveta passe les feuilles légèrement humides dans le laminoir d'une machine à pâte emprunté à l'atelier cuisine. Si vous n'avez pas accès à un mixeur, déchirez les végétaux, puis battez la pâte des heures durant.

31. En quoi la littérature serait-elle nocive ? Les rapports entre auteur et lecteur, entre lecteur et protagoniste, entre protagoniste et auteur, entre auteur et texte, entre texte et lecteur seraient donc malsains ? Le pouvoir de découvrir, d'imaginer, de fantasmer, de s'écarter de la norme, de transfigurer la vie, de s'isoler pour mieux revenir, éclairé ou pas, dans la société menacerait-il la paix civile ? Pas plus que *littérature*, le mot *roman* n'existe en unionais. Le roman est libre, évolutif. C'est un espace de complexité, jamais un système, mais un contrepoison aux slogans réducteurs. Sans règles véritables, exiger de lui réalisme absolu, bien-pensance ou autres servitudes est illusoire. Le roman est un genre qui ne se laisse enfermer dans aucun genre. Mais je fais le prof. Je tais la dérive

maladive (obsessionnelle ?) qui m'oblige à débusquer les indices de la littérature dans toute réalité ; et je passe sous silence la perte de confiance (*dé fiance* serait de trop) envers la ladite littérature qui souvent me saisit.

32. Sur le Réseau, on peut se procurer en quantité des histoires, des récits, pas ce que l'on nomme ainsi depuis des siècles, si l'on s'en tient à l'ancien français. Vous y trouverez aussi des documents, des témoignages, des poèmes, enfin, ils le prétendent, tous filtrés, voire produits par des algorithmes. La poésie est maintenant faite par tous, y compris par des machines. Lautréamont serait ravi de l'apprendre, et sans doute accablé de constater l'impossibilité de dénicher *Les chants de Maldoror*. Ne croyez pas que l'on ne raconte plus de conflits passionnels ou dramatiques, de fables mythologiques, et des histoires d'amour. *Pon*, le terme utilisé en unionais est comique ; en fait, ça s'écrit *pon*. Je ne sais pas si je l'ai dit, la graphie s'est constituée d'un mélange d'alphabets, ici le *pi* grec. Textes, récits audio, films, séries, jeux vidéo sont tous contrôlés par les algorithmes. Le choix est immense, trames et intrigues stéréotypées ; n'était-ce pas déjà le cas dans l'Ancien Monde ? Certains vieux films restent autorisés, parfois au prix de coupes sombres. On en oublie le début des nouveaux avant la fin tellement ils sont insignifiants. L'accompagnement musical est encore plus sirupeux. Il y en a pour tous les goûts, à partir du moment où le Réseau les approuve.

33. Si j'avais du papier en quantité, je recopierais un texte généré sur le Réseau. Allez, une bonne *pon*, une bonne vieille histoire d'amour ! À quoi bon ? Ceux qui ont vécu avant la création de l'Union connaissent tout ça ; les autres en ignorent la perte. Suis-je condamné à m'adresser aux seuls survivants de l'Ancien Monde ? À moins d'écrire pour le jour où tout aura changé de nouveau ? Et si ces bouts de papier servaient à nourrir une nostalgie maniaque, à retrouver la mémoire et la liberté qui va avec ? Difficile de me remettre au travail. Ce projet de réécriture n'a aucun sens. Pourquoi ne pas commencer plutôt un nouveau roman à partir de ma vie d'aujourd'hui ?

34. Tant pis pour le papier. Je me suis essayé à l'écriture automatique, qui n'a rien à voir avec les surréalistes comme vous pourrez le constater. Le Réseau offre la possibilité de *rédaction assistée de texte* (la formule laisse songeur...) ; ça va bien au-delà du soutien, c'est un abandon pur et simple de ses propres facultés imaginatives. J'ai donné quelques mots clés, un contexte, demandé un quatrain érotique, et voilà : Dans l'étreinte ardente, nos corps enlacés, / Les frissons naissent, la passion est embrasée, / Le souffle chaud, les peaux se mêlent sans pudeur, / Un ballet sensuel où l'amour est le danseur. Pompier à souhait et mal rythmé, le comique apparaît si l'on est généreux. J'ai bien tenté une version plus hard. Le Réseau a coupé court : Je suis désolé, en tant qu'IA respectueuse et responsable, je ne suis pas programmé pour générer du contenu explicite. Mon objectif est de fournir des réponses utiles et éducatives, tout en maintenant des normes éthiques et morales élevées. Ingénieur en intelligence artificielle, s'il vit encore, qu'en pense mon fils Léo ? Je dois maintenant être fiché vieux cochon ringard libidineux (l'ordre des adjectifs importe peu).

35. Finis filtres à café, feuilles à cigarettes, étiquettes sur bocaux et bouteilles (imprimées maintenant sur le verre à l'encre végétale), timbres, enveloppes, mouchoirs, etc. Billets de banque et pièces ont disparu. L'U, la monnaie unionaise virtuelle, circule sur tablette. Une petite somme nous est allouée chaque mois pour cantiner à la boutique de l'hôpital. Le pécu n'existe plus. Les Japonais nous ont légué des W.C. à douchettes intégrées, une derrière, une devant, ainsi qu'un système de séchage à air chaud muni d'un extracteur anti-odeur. Pas de diffusion de musique ! On peut toujours chanter ou siffler en chiant. Tout ça est bien beau et m'a procuré quelques sensations insolites lors des premières utilisations, mais le papier me manque jusque dans cet usage. J'attendrais de détenir un nombre suffisant de feuilles avant de réécrire le premier chapitre du roman qui m'a valu d'être ici.

36. Bien entendu, aucun de mes écrits antérieurs à mon internement n'est en ma possession. Tout doit avoir été détruit, ou gardé en archives comme preuve de mon *asocialibité* — j'emploie ce mot, bien qu'en unionais il soit plus proche de

*déviance*. Mon père me disait souvent : Cultive ta mémoire ! Certes les livres existent, tu sais combien ils me sont chers, mais cultive ta mémoire. Imagine qu'un jour tu ne puisses plus lire, rien n'est jamais acquis. J'ai écouté mon père. Durant ma jeunesse, mes années d'études secondaires et universitaires, j'apprenais par cœur paroles de chansons, poèmes et courts textes que je prenais plaisir à réciter aux filles avant de recevoir leurs récompenses. Maintenant, les souvenirs refont surface. Je vais reconstituer mon roman selon les aléas de ma mémoire. Je ne tiens pas pour acquis ce qu'elle me raconte.

37. Depuis qu'elle dirige la planète, l'Union des Peuples prétend avoir sécurisé le monde. Sur ce point, je n'ai rien contre. Ni d'ailleurs que les peuples, comme les prolétaires de tous les pays, s'unissent. Les armes atomiques sont démantelées. Il en reste tout de même quelques-unes, dit-on, au cas où des extraterrestres auraient des vellétés guerrières à notre égard, ou pour détruire des météorites inquiétantes. L'environnement et la nature sont protégés. L'Amazonie et les zones sylvestres s'accroissent ; des forêts primaires apparaissent. Des animaux sauvages vivent dans de larges territoires préservés. La consommation de pétrole est derrière nous ; les énergies renouvelables règnent. L'agriculture biologique et durable suffit aux besoins d'une population à la croissance contenue. La pression démographique tant redoutée est de la vieille histoire. Après une période de pandémies finalement maîtrisées, les maladies sont la plupart curables. L'espérance de vie approche du siècle et demi. L'arrêt des conflits, une politique économique globale qui garantit travail, logement et pouvoir d'achat aux peuples des pays jadis sous-développés a rendu l'immigration obsolète.

38. Un système de surveillance et de traçabilité sophistiqué des citoyens existait déjà dans la plupart des États de l'Ancien Monde. Il a été étendu avec la bénédiction des masses. Chacun reçoit une puce, un implant. Ils n'utilisent pas ce mot, ils disent *michip*, contraction de l'anglais dont ils ont eu du mal à se défaire en informatique. Cette puce *prend soin de votre corps* : elle signale le moindre problème au central d'un dispositif de santé performant. Elle vous géolocalise afin de vous joindre pour vous traiter au plus vite. La plupart des gens trouvent ça

génial : J'ai une attaque cardiaque, les secours arrivent ; je me perds en forêt, ils me retrouvent ; je glisse dans un ravin, un hélico me sauvera... La batterie d'une *miclip* dure, en principe, un siècle et demi. On raconte que celle d'une femme au seuil de ses cent trente ans est tombée en panne d'énergie ; peu après le rechargement de sa puce, elle mourait.

39. J'évite de conserver mes écrits dans ma chambre. C'est trop dangereux. À chaque sortie, je les enfouis dans la cachette. Je garde les deux ou trois derniers papiers de peur d'oublier la teneur de mes griffonnages. Sur la tablette, je note les numéros de paragraphes avec les noms des personnes, les lieux et mots clés correspondants. Cette liste anodine paraît sans risque. Ma mémoire immédiate parfois vacille. C'est possible que cette défaillance ait pour but de me pousser à écrire. Suis-je vraiment un narrateur fiable ? Je peux me répéter, passer du coq à l'âne, m'aventurer dans l'incohérence...

40. On prétend que l'unionais a été conçu par des linguistes aidés de machines aux programmes élaborés. Testé dans un premier temps auprès de volontaires, les linguistes ont été écartés. La plupart se résignaient mal à l'extinction planifiée des langues. Simple, capable de véhiculer des faits, des notions et termes techniques des sciences dures (les molles, on les appelait humaines, comme la chair, ont pratiquement disparu), pauvre en l'expression de sentiments hostiles, riches en civilités et bienveillances excessives, l'unionais, je suppose, évoluera. Quiconque désire se soustraire à sa débilité, à l'impossibilité de penser et d'écrire vraiment dans ce sabir, en est à produire du papier, de l'encre, à apprendre des langues étrangères afin d'élargir le vocabulaire et les concepts limités de cet idiome en toc.

41. Une authentique littérature unionaise émergera-t-elle un jour ? Elle ne viendra pas de moi, c'est sûr. À ma connaissance, aucune autorité ni académie dans le passé n'a réussi à prendre le contrôle d'une langue de façon permanente. Lorsqu'un mot manque, on paraphrase, on s'amuse avec le lexique, on crée des néologismes, des barbarismes, on ironise, et ainsi de suite. Cependant, aucun

pouvoir n'a égalé celui de l'Union associée aux puissantes technologies informatiques.

42. Je n'ai pas eu le choix ; comme tout le monde, j'ai dû me mettre à l'unionais. En complément des méthodes d'autoapprentissage sur le Réseau, des cours intensifs étaient organisés partout. Évidemment, je n'ai jamais cessé de penser en français. Certains mots ou expressions sont inexistantes ou n'ont pas d'équivalence dans cette langue artificielle. On ne trouve aucun dictionnaire unionais-français (ou de tout autre idiome). Je serais tenté d'en rédiger un. Les nouvelles générations ne savent pas griffonner à la main ; je veux dire qu'elles n'ont jamais appris l'écriture cursive. Le clavier ou la dictée informatique sont leurs seuls outils. Si je souhaite des lecteurs, je dois faire l'effort de tracer les caractères proches de ceux d'un texte tapuscrit. Tout vocabulaire susceptible de remettre en question la paix sociale de l'humanité a été écarté. Je regretterais presque n'avoir jamais été croyant. Dieu, majusculé ou pas, ses synonymes et antonymes qui collaient aux magnifiques basques de toutes les divinités ou quasi divinités — Être suprême, Maître de l'univers, Tout-Puissant, Seigneur, Souverain Juge, Très-Haut, Satan, le Mauvais, le Malin, Lucifer, le génie du mal... — ont été rayés du lexique normalisé. Nous nommons les humains ou les machines, qui nous dirigent et nous soumettent, par l'unique appellation, l'Union des Peuples.

43. Dans la plupart des désignations officielles, comme le ver dans le fruit, le mensonge est dans le mot. L'Union des Peuples n'a rien d'une alliance librement consentie : c'est l'hégémonie de la majorité. J'appartiens au peuple français qui, après avoir perdu ses parlers régionaux, a dû abandonner de gré ou de force sa langue. Aucun texte n'existe sur le Réseau s'il n'est pas en unionais. Impossible de faire la moindre requête en français, anglais, allemand, mandarin, swahili, espagnol, akan, hindi, arabe, letton, wolof, portugais, tchèque, japonais, etc. Qui peut encore dresser la liste des milliers de langues de l'Ancien Monde ? Une commission spéciale supervisée par des machines a traduit certains livres en unionais. J'en ai parcouru quelques-uns : c'est de la haute trahison. Pour ne faire

violence à personne, et ça fait beaucoup de gens, il n'en reste que d'insipides fables, textes décousus, sans chair ni os, consensuels à l'excès.

44. Les vieux ne sont pas seuls dans l'hôpital. Des hommes et des femmes plus jeunes sont internés depuis des années sans connaître leur date de sortie, ni même s'ils s'en iront un jour. La liberté est maintenant dans leur tête. S'ils veulent l'utiliser, ils doivent s'obstiner à penser, à imaginer, à écrire ; sinon autant en finir. Ce n'est d'ailleurs pas facile de mourir de sa propre initiative sous un régime qui compte sur la sécurité et la santé pour légitimer sa surveillance continue. Se tirer une balle dans la bouche avec un .38 Smith & Wesson est illusoire. Aucune arme à feu n'existe, ça reste à prouver. Les blanches restent une option, un couteau de cuisine ferait l'affaire, quelques médicaments appropriés en quantité, ou un saut dans le vide du haut du balcon de la chambre 501. La plupart des pensionnaires de l'hôpital ne croient plus à la mort. S'ils se suicident, ils en sont persuadés, leur corps partira vers un ailleurs poursuivre quelque chose qui les terrifie tant qu'ils n'osent passer à l'acte. Moi, j'attends la Faucheuse, comme disaient les anciens. La mort fauche et le diable récolte, répétait mon père quand un faire-part lui tombait sous la main — il devait avoir lu cette formule dans un bouquin. Et il ajoutait : Mais qui se soucie encore du diable, n'a-t-il pas disparu en même temps que Dieu ? Oui, que la mort se mette au boulot ! Ou la puce foutue sous ma peau.

45. J'ai rencontré Sveta au potager. Je n'avais pas commencé la réécriture d'*Une sale manie*. Non par manque d'envie, je ne me sentais pas prêt. Je griffonnais sur des supports divers récupérés tant bien que mal. Je l'ai déjà dit, ces premiers écrits n'existent plus, c'était de la bouillie. À la fin de l'été dernier, je cueillais des framboises le long des haies du potager. Une grande jeune femme blonde d'une trentaine d'années fourrait sous son pantalon des feuilles de rhubarbe prélevées du compost. Le lendemain, ce furent des fanes de carottes, et quand elle se releva, nos regards se croisèrent. Je lui souris. Elle réapparut trois jours après dans le verger où l'on m'avait envoyé ramasser les pommes qui venaient de tomber. Elle

ne mettait rien dans son pantalon. Appuyée contre un arbre, les yeux fermés, elle récitait un texte en français.

46. Je l'apprendrais par la suite, il s'agissait du début de *La vie est ailleurs* de Milan Kundera. Je n'avais pas signalé ma présence ; au contraire, je m'efforçais de ne produire aucun bruit. Assis près d'un pommier voisin, les yeux clos également, j'écoutais. Un léger accent *étranger* (pourquoi utiliser ce mot inexistant en unionais ?) se laissait deviner, et peu à peu, moi qui depuis l'enfance n'aime plus qu'un adulte me lise un livre, cette voix me pénétrait. Je n'ai pas vu la jeune femme s'approcher, crier bouh ! puis rire aux éclats. Excusez-moi, monsieur, dit-elle en unionais, vous me faites penser à mon grand-père ; on s'amuse à se faire peur. Le texte — elle semblait le savoir par cœur — évoquait, sur un mode ironique, la conception d'un enfant appelé à devenir poète. Pouvait-elle réciter un poème ? De bonne grâce, et sans paraître surprise de m'entendre parler français, elle commença : Quand le tramway eut passé sur le pont de Saint-Cloud, quelqu'un me dit, en me montrant une boutique dont les panneaux sont ornés de peintures sur verre : « C'est là qu'il se passe des choses ! » Sans lui laisser le temps de poursuivre, je pris le relais : J'ai appris ce qui se passait là : c'était un ancien acteur, un vieux petit ancien acteur ratatiné et râpé qui, à force d'avoir lu des romans-feuilletons, avait fini par confondre la réalité avec eux. Je n'étais plus certain des mots, en particulier de la suite d'adjectifs. Elle me reprit, riieuse et patiente. Ce fut son tour : Il avait vu qu'on peut se procurer des enfants en bas âge pour les vendre à des vieillards, il l'avait cru et il l'avait fait... Je reconnus bien vite un poème en prose du *Le cornet à dés*. Je n'avais aucun mérite, mon mémoire de master portait sur Max Jacob. Je n'aime pas trop les vers, dit la jeune femme, on continue ? Je voulus lui répondre que j'en connaissais de très beaux. À la place, je lui souris.

47. Svetlana Zamilová est ex-tchèque, tchèque. Son grand-père était amoureux de la France et de la littérature française, même s'il ne dédaignait pas les auteurs de son pays, par exemple, Milan Kundera, originaire de Brno (*Brrreuno*, dit Sveta), où habitent toujours les survivants de la famille Zamilová. Que l'écrivain ait passé

la moitié de sa vie en France ou qu'il ait composé une partie de son œuvre en français ne lui posait aucun problème. Née avant l'Union des Peuples, Sveta parlait tchèque à la maison, puis, à dix ans, unionais à l'école. Děda, son grand-père, refusait de prononcer le prénom de sa petite-fille, y compris son diminutif Sveta, sous prétexte qu'il était russe. Alors, Děda l'appelait Jeanne. Il lui enseigna le français en cachette de son père, un zélé unioniste. Sveta n'a pas l'air de le porter dans son cœur.

48. Le poème de Max Jacob mené à terme, elle m'a aidé à ramasser les pommes. Mes articulations et muscles se fatiguant vite, on me confie une petite charrette équipée d'un système qui fait glisser le fruit dans un logement au bout d'un manche. Inutile de me baisser, je relève le manche, la pomme bascule dans la charrette. J'eus beau protester, lui réclamer de réciter plutôt d'autres textes, Sveta n'en dit pas davantage.

49. Depuis ce jour d'été, mes rencontres avec Sveta illuminent ma vie. En plus de la fourniture des feuilles de papier, elle me donne une part d'énergie et de confiance en soi. Sveta est internée pour avoir écrit les mémoires de son grand-père. Elle rumine leur réécriture depuis des années. Pourquoi ne commence-t-elle pas, elle a tout le matériel, papier, encre et plumes ? Si elle ne se sent pas prête, elle écrit dans sa tête. Sveta a l'âge d'Iris, ma petite-fille. Ma ressemblance d'avec son grand-père lui donne du cœur à l'ouvrage. Eh bien, à moi aussi !

50. Veux-tu que je t'appelle Jeanne ? Ma question l'a fait rire. Non, me dit-elle, sinon je te l'aurais demandé. Jeanne appartient à Děda. Même si je pense à lui quand je te vois, tu n'es pas mon grand-père. Ton arrière-grand-père, alors ? dis-je. Non, Tom, tu es trop jeune !

51. Malgré ma dose mensuelle de *Gegenzikorn* 1000, mes souvenirs reviennent au bout de ma plume. Ce n'est pas rhétorique ! Je me sers d'une plume d'oie que je taille et retaille. Elle s'use vite sur le papier rêche de Sveta, qui a promis de le rendre plus lisse. Sans me forcer, sans obliger ma mémoire, je griffonne

lentement, évitant les ratures. J'ai l'impression qu'écrire aide à retrouver les souvenirs ; rien ne garantit leurs authenticités.

52. Méthode pour la fabrication de plumes (oie, corneille, cygne, canard, corbeau, dindon) : arrachez les barbules et le duvet sur près la moitié de la longueur ; trempez la plume dans de l'eau bouillante quelques heures ; sectionnez en biais le bout d'une lame aiguisée ; évidez toute la matière intérieure et extérieure de la plume ; fendez d'environ un centimètre le milieu du tuyau, coupez un côté du pédicule fendu ; taillez l'autre en pointe, enfin incisez-le très légèrement.

53. J'ai toujours eu une écriture manuscrite peu cursive, ainsi beaucoup pourront me lire. Beaucoup est exagéré. Combien de lecteurs francophones puis-je dénicher ? Sans parler de les séduire, du moins de les intéresser ! Reconstituer mon roman reste la priorité ; le traduire en unionais viendra plus tard, même si je doute de la faisabilité d'un tel projet. Après chaque séance de rédaction, je me lave soigneusement les mains, surtout les doigts de la droite, tachés d'encre.

54. Je ne me souviens plus de tout. Dans la version initiale d'*Une sale manie*, j'avais à peine mentionné l'Union des Peuples. La prudence n'y était pour rien. Je connaissais les risques : la preuve, je suis enfermé dans cet hôpital, certainement jusqu'à la fin de mes jours. Seul l'Ancien Monde me concernait. Non par nostalgie du temps révolu, mais pour ce qu'il représentait, même si vous savez combien il était imparfait ! Dans ma jeunesse, les vieux m'énervaient à ressasser leurs conquêtes et défaites militaires, politiques ou sentimentales. Le présent et le futur balisaient ma vie ; je n'acceptais d'envisager le passé de l'unique point de vue littéraire. Ai-je vraiment rencontré tous ces personnages ? Mon roman est-il venu troubler mon existence ? Le traitement a-t-il modifié ma mémoire au point que je confonde la fiction et la réalité ? Et pourquoi donc ? Me donner une leçon quant aux méfaits d'une littérature romanesque libre ? Dans quel but nous gardent-ils si longtemps en vie ? Les vieux sont des personnages secondaires. Nous ne rapportons rien, nous ne servons à rien sinon à nous souvenir. Quel paradoxe, alors qu'ils nous gavent de *Gegenzikorn* !

55. Si vous restiez une journée ou même quelques heures dans notre hôpital, vous croiseriez forcément Guido Freitag. Muet, il arpente couloirs, réfectoire, salles communes, allées du parc, sentiers des bois, regardant ses chaussures. Parfois, il lève la tête et crie des formules proches d'aphorismes en italien, français, allemand, russe, espagnol, anglais, etc. ; jamais en unionais. Je hais l'ordre, l'ordre me hait ! a-t-il aboyé dernièrement en russe, que m'a traduit Lev Denkerman, un pensionnaire polyglotte. On taxe Freitag de fou. On le laisse hurler. Personne ou presque ne le comprend. J'ai bien essayé de lui demander des explications, il ne répond pas. Une seule fois, il a daigné me dire en français : Qui désire retrouver les vertiges de sa liberté ?

56. Chapitre 1, *Une petite bande de vieux*. Au centre d'un gros bourg rural, dans une résidence au nom grotesque, *La closerie automnale*, imaginez une petite bande de vieux. La plupart sont d'anciens adhérents du club de lecture dissous quelques mois auparavant, des femmes et des hommes réfractaires non à l'idée de leur propre mort, mais à celle de la littérature. À l'abri relatif des bouleversements planétaires, ils ont traversé les dernières années sans nouvelles de leurs proches. L'avènement d'un gouvernement mondial apporta, après des guerres et des conflits dévastateurs, de la stabilité et aussi de nouveaux interdits. Ceux qui les affligeaient le plus concernaient la prohibition des livres en papier et le contrôle insidieux, mais absolu de tout écrit. Âgés de 68 à 99 ans, ils se vouvoyaient, s'appelaient par leurs prénoms : Adèle, Nicole, Farida, Sophie, Margot, Benjamin, Rémy, Afonso, Hugo. Adèle était une célibataire résolue — ni dieu ni mec, s'amusait-elle à répéter —, Afonso se contentait de sourire quand on le lui demandait, les autres avaient perdu leur conjoint, leur compagnon. Un dimanche sur deux et une heure durant, un membre de la bande racontait une histoire devant un thé, une tisane ou, pour Adèle, Nicole et Hugo, un verre de vin.

57. Tous parlaient français. Aucun ne s'intéressait à cette récente langue soi-disant universelle. Autour d'une table ronde, ils avaient chacun leur siège qu'ils retrouvaient la semaine suivante. Ils commentaient alors le dernier récit, ou se

taisaient, heureux d'être ensemble. Ils regardaient le ciel, les arbres ou l'horizon proche à travers la vaste baie vitrée d'une salle située au premier étage et pensaient au dimanche à venir. Des places se libérèrent au fur et à mesure des disparitions. Malgré cela, il fut hors de question d'enlever les chaises de la table. Elles attestaient de la vie du disparu, de son histoire et comment il l'avait raconté. Tout était permis. Deux seules contraintes décidées à l'unanimité : la reprise d'au moins un personnage des précédents récits et l'évocation de la littérature.

58. Afin de ne pas éveiller de soupçons, la bande faisait mine de jouer aux cartes, des cartes rigides en plastique végétal qui tenaient mal dans les mains. De temps en temps, l'orateur s'interrompait. Tous lâchaient alors des banalités inutiles à répéter : la météo, le menu de la semaine, les problèmes de santé réels ou supposés, la mort qui rôdait. Hugo s'en rendra compte plus tard, aucun n'inventait de toutes pièces ses histoires ; la trame et les protagonistes hantaient ce qui émergeait de leur mémoire. Reste à savoir s'ils incarnaient leur propre existence, s'ils s'étaient inspirés de la vie de proches ou de celles de personnages rencontrés dans les nombreux livres qu'ils avaient lus. Certains, surtout les femmes, possédaient la faculté de se couler dans la peau d'individus différents d'eux-mêmes. Écrire avec quelque outil que ce soit sur quoi que ce soit était difficile, voire impossible, présumons qu'aucun ne s'était lancé dans la rédaction de ses récits, sinon les autorités en auraient eu connaissance. De la bande, Hugo paraissait le plus enclin à ne pas renoncer. Était-il capable de déjouer la surveillance du personnel, et, avant tout, de trouver du papier ?

59. Les neuf avaient peu de contacts entre eux en dehors des dimanches après-midi. La connaissance des uns des autres demeurait sommaire : Adèle avait été professeure de français ; Nicole, viticultrice en Bourgogne ; Farida, kinésithérapeute ; Sophie, bibliothécaire ; Margot, journaliste ; Benjamin, le bien nommé, car le plus jeune de la bande, conservateur de musée ; Rémy avait été policier ; Afonso, bientôt centenaire tenant à peine debout, juge ; Hugo, libraire. Afonso était le seul à avoir rejoint le groupe récemment. Né en France de parents réfugiés portugais, il avait étudié la philosophie à Paris et, après la Révolution des

Œillets, le droit à Coimbra. Il avait passé le concours de la magistrature dans un pays devenu enfin démocratique. Retraité, il était retourné vivre en France, et avait fini par échouer quelques années plus tard à *La closerie automnale*.

60. Hugo prit le premier la parole. Son récit se concluait par un enterrement ; l'ambiance et le ton étaient donnés. C'était plus long que ce qui suit, surtout en ce qui concerne les titres de livres, car ses camarades en rajoutaient à chaque pause. L'ancien libraire inaugurait alors un jeu risqué qui durera quelques mois et coûtera cher à toute la bande.

61. Le chapitre d'ouverture ne m'a posé aucun problème. Des petits vieux enfermés dans une résidence et dans leurs souvenirs flottants se racontaient des histoires à défaut d'en lire ou d'en écrire. Je n'avais pas l'intention d'évoquer la réalité présente. Cette introduction était plus étoffée dans la première mouture. Je devais insister sur le passé, le caractère de chacun, l'environnement de *La closerie automnale* dont le nom les irritait tous ; mais, bon, aujourd'hui, je dois faire court. Pas très bavard d'ordinaire, quand j'ai commencé *Une sale manie*, j'ai eu tendance à m'épancher. Peu à peu, j'ai constaté la nécessité de me contraindre, de renoncer à tout expliciter, de garder des choses pour moi. Bien qu'écrire ne soit pas parler, si c'était devoir se taire ? Je me rappelle avoir imaginé placer en exergue cette phrase : J'ai suffisamment usé de citations et de références dans ce roman, inutile d'en rajouter.

62. La figure d'Hugo, le libraire, le plus affligé, le plus malade, permettait de me glisser dans le récit. À part lui et Afonso, les autres de la bande étaient inventions, ou presque. Afonso et moi étions les deux seuls croulants présentables de la maison de retraite au nom tout aussi ridicule où nous avons atterri de notre plein gré, enfin presque, deux ans avant l'avènement de cette foutue Union des Peuples. La plupart des résidents du *Clos fleuri* s'occupaient de leurs supposés ou réels problèmes de santé en râlant. La vieillesse est un fardeau, pourquoi l'alourdir par de plaintes incessantes ? Ces croûtons ne lisaient jamais. Certains papotaient sans vraiment raconter d'histoires, les gâteaux fixaient les écrans accrochés un peu

partout, bavaient, ronflaient, et, les pauvres, pissaient, chiaient sans retenue dans leurs couches. Pour éviter de radoter, les plus lucides se taisaient. Je n'ai aucune nouvelle de tous mes personnages. J'entreprends la réécriture de mon roman sans une conscience nette des chapitres ni de leur ordre. Le deuxième, c'est évident, se déroulait à Cluny.

63. Chapitre 2, *Un enterrement à Cluny*. Pierre Roquiez était un grand lecteur, mais aussi un procrastinateur. Il repoussait l'entrée dans les monuments littéraires, évités avec méthode dans sa jeunesse puis l'âge adulte, afin de les lire plus tard, quand il serait vieux. Des livres comme *Les Mille et Une Nuits*, *Gargantua et Pantagruel*, *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, *Robinson Crusoé*, *Les Voyages de Gulliver*, *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, *Les 120 journées de Sodome* (Lire Sade est indispensable, m'assure-t-on, j'ai toujours résisté, je ne suis pas maso, on verra si je cède un jour !), *Jacques le fataliste*, *Orgueil et préjugés*, *Le Rouge et le Noir*, *Le Père Goriot*, *Les Âmes mortes*, *Les Misérables*, *Guerre et Paix*, *L'immoraliste*, *Ulysse*, *La Montagne magique* (J'ai lu *La Mort à Venise*.), *La maison Artamonov*, *Le Procès*, *À la recherche du temps perdu*, *Berlin Alexanderplatz*, *Voyage au bout de la nuit* (Je ne l'ouvrirai sans doute jamais, la coexistence du génial et de l'ignoble dans le même ciboulot ne me dit rien qui vaille...), *L'homme sans qualités* (Musil, paraît-il, avait suggéré de le lire deux fois, en partie et en totalité !), les trois tomes de *La Crucifixion en rose : Sexus, Plexus, Nexus*, *Le Tambour*, *Le Maître et Marguerite*, *Cent ans de solitude*, *Belle du Seigneur*, pratiquement tous les romans de Thomas Bernhard sauf *Le neveu de Wittgenstein* (après avoir vu, à la Comédie-Française, la première de *Place des héros*, Pierre a soutenu : Un homme qui entretient des relations exécrables avec son pays et sa langue force le respect.), *L'Automne du patriarche*, *La Vie mode d'emploi*, *En attendant les barbares*, *Vie et destin*, *L'insoutenable légèreté de l'être* (Le titre seul m'intimide !), *Les versets sataniques*, *Les Vestiges du jour*, etc.

64. À la vue de cette liste pourtant non exhaustive, on peut en déduire que Pierre a peut-être lu tous ceux qui n'y figurent pas, et ils sont plus nombreux. S'il

possédait les livres cités ci-dessus, et d'autres encore, il les avait rangés dans sa bibliothèque déjà bien fournie, affirmant vouloir les lire ultérieurement. Pierre les avait ouverts, parcourant une phrase ou deux, à la dérobée, presque contre sa volonté, jamais plus d'une page. Ils l'impressionnaient vraiment trop. Un bon livre — que dire d'un très bon livre ! — exige un bon lecteur. En ce qui le concernait, ce n'était toujours pas le cas. Plus il lirait, meilleur lecteur il deviendrait. Pour se perfectionner, il s'occupait du tout-venant, même si parmi ces ouvrages on en trouvait de remarquables. Ensuite, il s'attaquerait à l'excellence.

65. Les années passaient. Pierre se persuadait de reporter la lecture de toute cette bonne, cette magnifique littérature. Il n'était pas assez mûr, il devait lire encore et encore afin de mériter le mieux. Pierre Roquiez était médecin généraliste à l'ancienne, lent, méticuleux. Installé à Paris depuis des décennies dans un cabinet, rue de Rennes, il avait besoin de temps pour lire ses patients. Oui, il prétendait cela, et ajoutait qu'une fois lus, ses patients — jamais il ne disait ses malades, pas davantage ses clients — révélaient docilement l'existence ou l'absence de leurs maux.

66. À cinquante ans, Pierre Roquiez se donna dix ans. C'était un grand lecteur et le meilleur client de Simon Wasserberd, qui n'avait aucun problème avec ce mot. Au cours de sa vie de libraire parisien, Simon n'en a eu qu'un seul de cet acabit ; il a dû lui acheter près d'un millier de livres. Pierre n'en voulait pas de poche, sans être pour autant collectionneur d'ouvrages anciens. Il souhaitait des publications de bonne qualité, sans attacher d'importance à leur date d'édition. Certains textes tombés dans le domaine public étaient difficiles à trouver. Le libraire s'arrangeait, lui dénichait des occasions et trichait parfois sur leur valeur pour ne pas laisser entendre que le livre était rare. S'il en comprenait l'utilité, voire la nécessité, Pierre ne fréquentait jamais les bibliothèques. Il lisait aussi des écrivains contemporains et désirait, modestement, contribuer à leur survie. La librairie parisienne de Simon Wasserberd n'était pas immense, mais Pierre l'avait choisi. Il patientait s'il fallait commander, refusant d'aller dans les supermarchés

de la culture. Malgré leurs trente-cinq ans d'écart, ils sont devenus amis, puis, avec le temps, plus proches encore.

67. À soixante-deux ans, Pierre prit sa retraite et s'installa à Cluny avec Geneviève, son épouse, originaire de cette petite ville bourguignonne à l'imposant passé historique. Tous les mois, Simon Wasserberd allait rendre visite à son ami. Les murs épais de sa maison étaient garnis d'étagères remplies de livres rangés par ordre alphabétique de titre. Simon lui avait fait remarquer que procéder ainsi était plutôt rare, le plus souvent ils sont classés par auteur. Pierre a affirmé : Les œuvres sont au-dessus de leurs auteurs, même si certains se persuadent du contraire.

68. Amateur de bonne chère et de bons crus, Pierre sous-estimait sa santé. Il n'a pas su lire à temps en lui-même. Ma forme est excellente, les balades en forêt me tiennent en vie ! dit-il à soixante-cinq ans. Et il s'octroya cinq années supplémentaires avant d'entreprendre la lecture des *œuvres définitives*, comme il le déclarait avec l'air de ne pas y croire, car rien n'est définitif en ce bas monde, etc. Sa femme, de caractère très réservé, s'effaça suite à une rupture d'anévrisme. Geneviève rejoignit le caveau du cimetière qui, obstiné, patientait pour accueillir le premier des deux à y passer. Simon se souvient de leur dispute. Elle désirait graver un crucifix sur la pierre ; pour lui, c'était hors de question. Un compromis fut trouvé : une petite croix figurerait à droite, au-dessus de son nom, du même côté du lit où chacun avait dormi trois décennies avant de faire chambre à part — il ou elle ronfle, se lève quatre fois la nuit, n'arrête pas de se retourner, de toute façon... Resté seul, taciturne, Pierre sortait rarement de chez lui. À l'occasion, Françoise, une amie de jeunesse, l'emmenait au restaurant ou au cinéma si un film lui convenait. Quand Simon venait lui rendre visite, il acceptait d'aller marcher une heure ou deux en forêt. Cependant, il ne se sentait pas prêt, lui disait-il, si bien que, devenu septuagénaire, il n'avait rien lu de ces chefs-d'œuvre remarquables de la littérature universelle.

69. À soixante et onze ans, un accident vasculaire cérébral le cloua au lit plusieurs semaines. Simon lui suggéra de se mettre enfin à la lecture tant repoussée, d'autant que le nombre de livres augmentait d'année en année. Pierre éluda : On verra, je ne suis pas fini... Un second AVC lui sera fatal à soixante-douze ans. Le jour de ses funérailles, on crut lui faire plaisir — les morts prennent-ils plaisir ? — en lisant devant sa tombe les premières pages de *L'Ingénieux Hidalgo, Don Quichotte de la Manche* de Cervantès. Pierre avait refusé d'avance tout office religieux où la plupart des participants feraient semblant d'adhérer à il ne savait quoi de transcendant, le curé sans doute inclus. Personne dans la famille ne s'y opposa. Malgré le poids millénaire catholique de la ville, ce n'était pas la première cérémonie laïque imposée au cimetière de Cluny, la sépulture de la femme d'un ancien président était à deux pas.

70. Il y avait du monde. Simon embrassa les enfants de Pierre, Hervé et Chantal, serra la main de Lesur, son mari dont il oubliait toujours le prénom, reconnut quelques personnes, en salua deux ou trois, en particulier la sœur cadette de Pierre, Monique, qu'il avait vue une ou deux fois, puis se plaça en retrait, non loin du caveau. Le ciel devenu gris prenait lui aussi le deuil. Le cercueil descendu, les derniers pétales de roses jetés par ses proches, les amis, les voisins, une grande jeune femme blonde habillée de blanc au teint pâlichon s'avança. Elle devait avoir une vingtaine d'années. Simon ne la connaissait pas. La famille avait choisi cette pure jeune femme — un sentiment de pureté était, semble-t-il, l'effet escompté — pour lire le début du *Quichotte*. Elle ouvrit le livre entre ses mains, redressa la tête, puis déclama lentement d'une voix claire : Au Lecteur. Toi qui prendras le temps de me lire, tu peux être assuré, sans exiger de serment, que ce livre, fruit de mon esprit, je l'aurais souhaité le plus beau, le mieux fait, le plus intelligent qui se puisse concevoir. Mais nul ne va contre l'ordre de la nature...

71. Une pluie soudaine, agressive, froide, tomba. Chacun rejoignit son automobile ou descendit au pas de course l'avenue du cimetière, le chemin des Trépassés ou la rue Saint-Mayeul avec une joie dissimulée. Simon se glissa sous un mausolée pour se mettre à couvert. La jeune femme restait immobile, insensible à l'averse.

De son abri, il la voyait s'obstiner à réciter *Don Quichotte* coûte que coûte, droite, raide comme un tronc de bouleau devant la fosse trempée désertée par tous, sauf par Pierre dans le cercueil et par elle qui, Simon le saura plus tard, ne l'avait jamais rencontré. Il reconnut la traduction d'Aline Schulman parue au Seuil en 1997 ; c'était le meilleur choix. Si Pierre avait acheté à Simon les deux volumes insérés dans un coffret en carton rouge illustré par Antonio Saura, il ne les avait jamais lus. Aujourd'hui, le tome 1 prenait l'eau entre les mains d'une jeune fille. Simon se demanda, maintenant que Pierre Roquiez ne pourrait plus ouvrir les livres dont il avait tant repoussé la lecture, si quelqu'un d'autre les lirait. Une vision pessimiste — ce n'était ni la première ni la dernière — de l'influence et de l'utilité de la littérature s'immisça dans le chagrin d'avoir perdu un ami, un grand frère, pour ainsi dire un père. L'odeur virtuelle d'un chocolat chaud au Café du Merle éloigna ces pensées funestes. Simon entendit un TVG passer à la lisière de la forêt où il allait se promener avec Pierre lors de ses visites. Il quitta l'endroit où il s'était protégé de la pluie qui continuait à tomber dru, vint vers la jeune fille, lui prit le livre, puis le bras avec douceur. Il l'emmena sans un mot en ville.

72. Je n'imaginai pas autant de facilité. Une grosse semaine m'a suffi pour réécrire le chapitre 2. Il s'arrêtait ainsi. Je suis sûr également du titre du roman (on verra plus tard d'où je le tiens), même si je n'étais pas assuré de sa pertinence. À présent, je ne sais plus. Je le reprends par crainte de le perdre à jamais. Afin de ne pas gâcher de papier, je tourne, retourne chaque phrase, chaque paragraphe dans ma tête, puis, comme je l'ai dit, je le gueule à voix basse. Ai-je vraiment déjà écrit tout ça ? *Une sale manie* date quand même d'une décennie. La difficulté avec la mémoire, c'est qu'elle est parcellaire, modulable. On croit se souvenir de quelque chose, c'est une lointaine nouveauté. Je parlais d'une scène vécue, l'enterrement d'un ami, un grand frère paternel, à qui je n'ai jamais avoué combien il comptait pour moi. J'y rencontrai aussi une jeune femme qui encore parfois me hante. Si les funérailles de Pierre, le client de ma librairie devenu un proche, se sont bien déroulées à Cluny, il ne s'appelait pas Roquiez dans le roman. J'avais gardé le prénom, le nom m'échappe. Quant au libraire, Simon Wasserberd, c'est une évidence, j'avais emprunté le nom de jeune fille de ma mère et masculinisé son

prénom, en hommage à une femme décédée tragiquement la veille de mes onze ans.

73. Si vous avez trouvé agaçante cette longue liste de titres au chapitre 2, vous auriez pu la sauter ! D'ailleurs, vous l'avez fait sans me demander mon avis ! Croyez bien qu'une fois la littérature disparue, vous aurez une autre opinion, et vous aussi commencerez à dresser l'inventaire de vos livres favoris effacés à jamais. Je me suis retenu. Certains trottent dans mon cerveau, s'en vont, reviennent. En inclure des extraits aurait été difficile. Malgré mon excellente mémoire d'alors, je ne saurais retrouver une page entière de ces romans. J'en ai encore la quintessence, la saveur. Avant mon arrestation, recenser selon des critères définis au préalable, le plus souvent dans la tête, à l'occasion sur du papier, les livres de l'Ancien Monde était l'une de mes occupations préférées. Ça le reste dans une moindre mesure, car depuis la réapparition progressive de ma mémoire, je croise des listes avec des patients qui, comme moi, sont internés en raison de leur intérêt (de leur maladie) pour la littérature et n'ont pas renoncé. Les vieux ne sont pas légion à le faire, ils ont baissé les yeux, les bras. Des jeunes ont appris par cœur le titre de livres qu'ils n'ont jamais lus et sans doute ne liront jamais. Je m'efforce de leur en dire l'essentiel. Ce n'est pas facile.

74. Certains récitent l'incipit de livres les uns à la suite des autres. De la poésie s'en dégage ; ça vaut une liste de titres. Sveta m'a chuchoté ceci : Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Doukipudonktan, se demanda Gabriel excédé. Pas possible, ils se nettoient jamais. L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. Les murs seraient des placards de bois clair, dont les ferrures de cuivre luiraient. Au milieu de la rue Vercingétorix, un grand type saisit Mathieu par le bras ; un agent faisait les cent pas sur l'autre trottoir. Dans un bouge de quartier de Londres, dans un lieu hétéroclite des plus sales, au sous-sol, Dirty était ivre.

75. Chaque récitant se spécialise dans une langue ancienne qu'il maîtrise. Sveta a appris le français avec son grand-père, d'origine tchèque, qui le parlait parfaitement. De temps en temps, elle s'arrêtait pour me poser des questions. C'est quoi un télégramme (enterrement, elle savait) ; Vercingétorix ; un agent, un bouge ? Certains préfèrent les excipit, me dit Sveta : Nous devons nous revoir demain soir, car Profitendieu m'a invité à dîner avec Molinier, Pauline et les deux enfants. Je suis bien curieux de connaître Caloub. Un aide-soignant, un vrai garde-chiourme celui-là — on ne l'avait pas vu venir malgré sa blouse orange —, nous sépara. Si j'identifiai les auteurs, j'hésitais à propos de l'avant-dernier incipit, entre ceux de Perec et Bataille (Aragon ? Sartre ?), je me demandais si Sveta avait lu la suite de ces livres. Je suis resté des heures durant avec, dans mon oreille, le charme de son léger accent, la douceur, la chaleur de sa voix. Dans le seul excipit qu'elle a eu le temps de réciter, j'ai reconnu des personnages des *Faux-Monnayeurs* de Gide. En écrivant ceci, je me souviens de la fin de *L'Innommable* de Beckett : [...] il faut continuer, je ne peux continuer, je vais continuer.

76. Le début du *Quichotte* m'a en partie échappé lors de la réécriture d'*Un enterrement à Cluny*. Si ma mémoire est revenue, je demeure sur mes gardes. Sveta, ma confidente, ne le connaissait pas. Le surlendemain, triomphante, elle me le déclama comme si je me trouvais allongé à la place de Pierre dans la fosse du cimetière de Cluny. Elle l'avait appris d'un pensionnaire de l'hôpital. J'eus beau insister, en savoir plus sur lui, le rencontrer, le remercier, elle fut intransigeante : il préférerait rester anonyme, elle respectait son choix. À la place de l'incipit du *Quichotte*, je me suis amusé à traduire celui *Du côté de chez Swann* en unionais. Je l'ai tapé sur ma tablette, puis retraduis de bonne foi en français. Le passé composé n'existe pas en unionais. Voici les commentaires pédagogiques du traitement de texte du Réseau qui, d'autorité, modifie la frappe : Je me couchais toujours tôt<sup>1</sup>. Parfois, la lumière<sup>2</sup> éteinte, je fermais les yeux<sup>3</sup> avant de penser<sup>4</sup> : je m'endors. 1. Soyez économe, allez à l'essentiel ! 2. Bougie est une chose de l'Ancien Monde, les destinataires ne vont pas comprendre. 3. Vos yeux ne peuvent rien sans vous. 4. On ne parle pas tout seul.

77. Quand j'avais relu mes premiers papiers, l'impression d'avoir sous les yeux autre chose qu'*Une sale manie* m'avait conduit à les jeter sur un coup de tête. Rien n'était susceptible de me rappeler de près ou de loin le roman écrit auparavant. Rien ne prouve que ce soit le cas aujourd'hui. Réécrire, malgré le préfixe, n'est pas écrire une nouvelle fois à l'identique. Les récits ont beau se ressembler, si les mots et les phrases diffèrent, le texte n'est pas le même, et du coup, l'histoire non plus. Je ne réécris pas mon livre ; je l'écris à nouveau. Je ne cours pas après des fantômes ; je cherche la parole, la chair vivante des membres de ma famille, de mes amis, de mes amours transformés en personnages. Ces textes sont des souvenirs de textes, des souvenirs d'une écriture passée, presque des fantasmes de textes.

78. Après des études de lettres, j'ai enseigné le français à des élèves d'un lycée de banlieue qui le tordaient, l'inversaient, le parlaient à leur manière en le métissant, l'écrivaient peu, et mon enseignement n'y pouvait pas grand-chose. Cependant j'essayais de les motiver dans les textes au programme et dans ceux qui n'en faisaient pas partie. Je m'attachais aussi à leur démontrer que lire ou écrire, au-delà des mots, des phrases, des paragraphes, c'était inventer, y compris s'inventer, ou se réinventer, soi-même. La logique de mon métier de prof exigeait les explications de textes ; je voulais d'abord les faire aimer. Mon père est mort subitement à cinquante-six ans ; j'en avais trente.

79. Contre toute attente, j'ai démissionné de l'Éducation nationale et repris la Librairie van Booken. Située à Saint-Germain-des-Prés, dans une rue étroite et obscure, elle était spécialisée dans les livres anciens et modernes pour bibliophiles. Gamin, je me souviens des visites d'Umberto Eco qui ne manquait pas de franchir la porte lors de ses passages à Paris et demandait enjoué d'une voix pleine d'espoir : Bonjour Geert, quoi de neuf ? Cela signifiait, à cette époque, des ouvrages rares, perdus de vue, sur des langues imaginaires, foldingues, occultes ou artificielles.

80. Je n'ai pas vraiment choisi le métier de libraire. Je n'avais pas choisi non plus celui d'enseignant. Contrairement à Hervé, je n'avais aucune envie, après le Master, d'entreprendre une thèse, je n'y croyais pas assez. Un libraire croit-il en son métier ? Quand mon père est mort, mon devoir (le mot est un peu fort) me parut évident : il n'était pas encore enterré que je décidais d'assumer la relève. L'évidence n'aurait pas existé s'il avait vécu jusqu'à la retraite, il aurait dû lui-même prendre la responsabilité de l'avenir de sa librairie.

81. À l'inverse de mon père, j'aime la littérature davantage que les livres en tant qu'objets, même si l'une ne va pas sans les autres depuis des siècles. Pourtant, si je ne n'arrivais pas à dépasser un chapitre sur une liseuse — les polices de caractère au corps trop petit ou trop grand ne me convenaient pas ; les erreurs de justification m'agaçaient ; le gris typographique était chaotique —, cela me semblait légitime de voir le support physique de la littérature se transformer à nouveau. Déjà, plus de pages à couper ; les odeurs du papier et de l'encre n'étaient plus les mêmes ou avaient pratiquement disparu ; je me souviens d'en avoir refusé un en raison de sa typo inadaptée. De toute façon, je n'y pouvais rien. Un livre n'était pas juste un objet de papier. Je m'étais rangé à l'avis de Léo, qui, encore adolescent, m'avait décontenancé par sa longue remarque : Lire Aristophane, Boccace, Rabelais, Kafka, Yourcenar, Perec ou Handke sur une tranche en argile ou en bois, sur des rouleaux de papyrus, des morceaux en peau de mouton, de veau mort-né, des feuilles de papier ou sur un iMachin, en réalité, papa, ça change quoi ? Mon fils n'a sans doute pas cité tous ces auteurs, mais, ça m'avait surpris, Rabelais et Marguerite Yourcenar faisaient partie de la liste, Peter Handke venait de recevoir le Nobel.

82. J'aurais pu répliquer à ce fils, petit-fils, arrière-petit-fils de libraire — il deviendra ingénieur en intelligence artificielle — que tracer des lettres avec un calame, un stylet, une plume, un pinceau, un crayon... ou le clavier d'un ordinateur, ça changeait quoi au juste ? L'outil modifie la façon d'écrire, de penser, et la matérialité de sa lecture ne peut manquer de l'altérer ; reste à savoir si c'est à la marge ou profondément. Imaginez les différences entre dérouler un

*volumen*, tenir des tablettes de bois, un codex de papyrus ou de parchemin, un manuscrit in-folio (trop lourd), un livre de poche, une liseuse électronique... déclamer le texte à haute voix, comme dans l'Antiquité, en silence et en privé, ou écouter un livre audio joué par des interprètes vivants ou virtuels. Ces remarques d'un ex-libraire, je m'en rends bien compte, paraîtront étonnantes à ceux qui ont conscience de la valeur de ce métier disparu. N'oubliez pas de réfléchir au-delà ou contre vous-même, suggérait mon professeur de philo à qui je dois beaucoup, y compris la mention bien au baccalauréat.

83. De vieux bouquins ne pouvaient exister en l'absence de plus modernes qui devenaient anciens à leur tour. J'avais donc élargi les rayonnages pour présenter des littératures actuelles (romans, essais, poésie) françaises et étrangères en éditions originales, et des livres d'artistes. J'étais moins doué que mon père pour acheter au moins et revendre au mieux. Si au début je disposai du réseau paternel, là aussi, mon appétence ne souffrait d'aucune comparaison. J'avais reçu en héritage la librairie, pas sa gestion. Le prix unique du livre du neuf me délivrait. Sans être autant rigoriste que Pierre Roquiez, et même si je n'avais rien contre, je ne proposais aucun format de poche. Le fonds ancien se réduisait d'année en année, mais il consolidait toujours mon chiffre d'affaires. C'était désolant de voir les auteurs morts rapporter plus que les vivants, sauf rares exceptions.

84. À mon départ en retraite, personne n'a voulu reprendre la librairie créée par mon grand-père, Maarten van Booken, plus d'un siècle auparavant. Léo, mon fils, travaillait pour une grosse entreprise d'IA cotée en bourse. Ma petite-fille avait cinq ans. Quand plus tard elle se dirigera vers des études de lettres, Iris me dira qu'elle aurait bien aimé me succéder. Sans parler des versions numériques, la moitié des livres papier s'écoulaient sur Internet où les marges bénéficiaires étaient meilleures. L'un des derniers confrères survivant à grand-peine a racheté une partie du fonds, quelques bouquinistes en ont marchandé une autre, le reste a fini au pilon. Le petit immeuble de mon grand-père trouva acquéreur en une semaine. Je ne savais pas vraiment où aller. J'avais soixante-dix ans. Mathilde, ma seconde femme, en forme et sportive, venait de mourir emportée par un virus

inédit ; mes enfants, petits-enfants étaient éparpillés en Europe. Quitter Paris pour la campagne me tentait. En consultant des sites d'agences immobilières, je tombai sur une demeure de charme à Cluny. Trois photos de l'intérieur illustraient l'annonce ; j'en demandai d'autres. Celles que l'on me fit parvenir révélèrent ce qui commençait à me titiller : trente-deux ans après la mort de Pierre, son ancienne maison était à vendre.

85. Quelques mois plus tard, je m'installais à Cluny. Mon nouveau domicile était trop vaste, mais je n'étais pas seul, des livres m'accompagnaient. Si ceux de Pierre se trouvaient à la bibliothèque municipale, les étagères accueillirent les miens, ramenés de Paris. Je n'avais plus d'attaches en dehors de la musique, de la littérature, et de ce désir sans cesse repoussé d'écrire moi-même quelque chose. J'utilise cette expression banale, car je ne sais formuler ce qui me sollicitait depuis des années. Je refusai de m'associer aux toujours plus nombreux dilettantes qui contribuaient, pensais-je alors bouffi d'orgueil, à l'affaiblissement général de la littérature,. Depuis, les circonstances ont changé du tout au tout. J'ai réellement pondu un roman, à coup sûr imparfait, à l'heure où en écrire un, sans que juges et censeurs planent au-dessus de votre épaule, est interdit. On m'a confisqué le manuscrit ; on m'a traité de déviant ; on m'a enfermé dans un hôpital. Ces circonstances, si navrantes soient-elles, ne m'empêcheront pas d'essayer de réécrire ce roman, d'en retrouver la teneur.

86. La situation géopolitique et environnementale se dégradait. Catastrophes prétendument naturelles, pandémies provoquées par des agents infectieux nouveaux, et aussi millénaires que ceux de la peste et du choléra, émeutes, guerres civiles désorganisaient populations, gouvernements, institutions. Le dérèglement climatique, les instabilités dans certaines zones avaient engendré d'importants mouvements migratoires vers les pays riches, et même entre ces pays. La pollution atmosphérique, dont les Chinois et les Indiens avaient eu un avant-goût dans les mégapoles, devint insupportable. Les inondations côtières, jusque-là temporaires, furent définitives. Des accidents se multiplièrent dans les centrales nucléaires. À la veille de mes quatre-vingts ans, les conflits s'étaient

internationalisés. L'usage de mini-bombes atomiques et d'armes bactériologiques se généralisa. Plus d'un milliard d'humains disparurent.

87. Une alliance économique-politique mondiale commença à faire surface, soutenue par de grandes entreprises, des banques ou autres établissements financiers *too big to fail*, cependant au bord de la faillite, et certains partis politiques. Cette alliance se structura le jour où des puissances majeures jadis en concurrence, guerre économique et militaire se résolurent à rassembler leurs pouvoirs autoritaires au profit de ce qui était présenté comme du fédéralisme. L'impensable Union des Peuples était fondée. Des affrontements éclairs, radicaux, meurtriers s'ensuivirent avec les États s'y opposant. À nouveau, un milliard d'êtres humains périrent. La population terrestre chuta de huit à cinq milliards. L'Union a décidé de conserver ce chiffre à jamais, celui appris au collège fin des années 1980 de l'Ancien Monde. Je n'avais plus signe de vie de ma famille, de mes enfants et petits-enfants, des quelques amis qui me restaient.

88. La France fut relativement épargnée. Une fois encore, Paris échappa à la destruction. Certes, des tempêtes et des inondations survenaient plus souvent. Des restrictions d'eau avaient amené la population à reconsidérer l'usage des bains, l'arrosage des pelouses absurdes, etc. Exceptionnels, les étés caniculaires se transformaient en règle. Mon quotidien campagnard souffrait moins des troubles. La plupart des habitants des zones rurales s'étaient convertis à l'autoproduction alimentaire. Dès la loi sur l'écriture promulguée, ce fut une autre histoire. Pourquoi ai-je commencé un roman juste au moment où ça devenait dangereux ? Parce que je ne pouvais plus lire de livres, j'avais quelque chose à cacher et je devais l'écrire ? Que l'on me privait de cette liberté ? Retraité depuis douze ans, j'avais largement eu le temps de m'y mettre. Attendre l'avènement de l'Union des Peuples et leur foutue interdiction de l'écriture manuscrite m'a sans doute excité.

89. Le danger était majeur, je ne parle pas seulement d'être interné. Non ! je pense au risque de me perdre, de produire des textes imbéciles, errants sur place, désespérés de ne jamais trouver de lecteurs. N'est-ce pas nécessaire pour écrire ?

Accepter une forme d'innocence, d'inconscience même, voire de naïveté, y compris celles, malgré tout, de l'amour du monde, renoncer à vouloir contrôler, admettre sa propre bêtise, consentir à s'égarer.

90. Deux ans auparavant, sous la pression insidieuse de mes enfants, je m'étais décidé à vendre la trop grande maison de Pierre Roquiez. Désignons les choses par leur nom plutôt que par la stupide appellation *Le Clos fleuri*, je m'installai, toujours à Cluny, dans une résidence pour vieux dont les équipements, la direction et les employés tentaient obstinément de masquer l'âge de ses pensionnaires. Mon studio deux-pièces coin-cuisine donnait sur un vaste jardin arboré. Comme chacun, je cultivais un petit potager.

91. Afonso et moi étions persuadés que l'humain ne pouvait vivre sans se bercer ou se bercer de récits. Alors nous nous racontions des histoires de bouche à oreille, personnel à l'écart. La plupart devaient être vraies, certaines enjolivées, d'autres dramatisées, les écrivains ne sont pas les seuls à apprécier ce jeu. Nos expériences étaient aussi littéraires. Se mêlaient des histoires factuelles, inévitablement traduites par le temps passé et la mémoire malléable, et d'autres provenant de livres, déformés par une lecture lointaine, partielle, oubliée. Sans doute devais-je être l'unique pensionnaire à écrire. J'espère me tromper et que plusieurs versions de récits clandestins sortiront un jour de leurs cachettes.

92. Mon arrestation s'est déroulée il y a une dizaine d'années. Je devais avoir quatre-vingt-dix ans, si je n'ai pas fait d'erreur de calculs. En tant qu'ex-libraire, j'étais surveillé de près. On vous protège pour votre bien, monsieur van Boeken ! disaient-ils poliment, sans utiliser le verbe *surveiller*, absent du vocabulaire unionais (ce qui se tait n'existe pas, et il n'y a de réalités que de mots ! plaide l'ex-libraire et surtout l'ex-prof), ni sans connaître la signification de mon patronyme néerlandais. Mes aïeux vendaient des livres depuis des générations à Anvers ; cela explique peut-être l'origine du nom, à moins que l'origine ait influencé le choix de leur profession. Mon grand-père a quitté la Belgique et ouvert une boutique de livres anciens à Paris entre les deux guerres, celles du

XXe siècle, siècle monstrueux qui a conduit à l'abaissement de la définition de l'humain, à la quasi-faillite de la civilisation, aux gaspillages irraisonnés des ressources de la planète, en tous points responsable de la situation d'aujourd'hui. À la mort de mon grand-père, mon père a pris sa succession, et moi, à la sienne. J'ai été arrêté calmement. En général, tout se passe dans le calme. L'ordre, la sécurité, la paix sociale sont les trois axiomes indiscutables et indiscutés de la pensée unioniste au détriment de tout le reste.

93. La plupart des gens se résignaient : un minimum de contrôle dans la vie publique est nécessaire, on ne peut pas dire ou écrire n'importe quoi ! Et ils argumentaient : ça m'est égal d'être filmé en permanence, repéré, suivi par des *miclips* (des puces installées dans les objets quotidiens et dans votre propre corps), je m'en moque, je ne fais rien de répréhensible ; les délinquants, les déviants, les criminels, les terroristes, ceux qui me veulent du mal sont tout autant surveillés ; la liberté, c'est bien ; la sécurité, c'est prioritaire ! La liberté, tous l'avaient oublié, n'existe pas sans les inconvénients, les blessures et les perturbations qu'elle occasionne, l'hostilité voire la violence à laquelle elle peut conduire. D'après les statistiques, les meurtres sont rares dans le monde. Sauf si l'on prend en compte la *miclip*.

94. J'ai donc commencé la rédaction de mon roman déjà très âgé, dans la résidence *Le Clos fleuri* où j'habitais. Les autorités avaient confisqué les livres préservés de ma bibliothèque parisienne. Je n'avais plus rien à me mettre sous les yeux, excepté les lamentables textes insipides du Réseau. Pour écrire, je me servais d'un stock de crayons et de papier que j'aurais dû amener à la mairie avec les livres. En fait, j'ai bien apporté crayons, stylos plumes, feutres, imprimante, rames et encres, mais j'ai gardé quelques bricoles... Les bouquins, ce fut plus difficile. Ancien libraire, j'étais un client de choix pour les inspecteurs. Dans le système de ventilation de ma chambre, je m'étais aménagé une planque où je dissimulais papiers, crayons, et dix livres conservés parmi la centaine qui me restait alors. La sélection fut pénible. Je passai les derniers jours, les dernières nuits à parcourir les ouvrages à sacrifier, imprégnant d'eux ma mémoire.

95. Mon roman achevé, j'en recopiai deux exemplaires. Au lieu de les confier à des amis sûrs — je ne voulais pas leur causer préjudice —, je les cachai à l'extérieur de la résidence. Une se retrouva au cimetière, glissée dans un interstice du caveau de Pierre Roquiez. Après bien des hésitations, j'enterrai l'autre dans la forêt de Cluny, à la Croix Montmain. Ces deux copies d'*Une sale manie* doivent encore s'y trouver.

96. Lors d'un contrôle de la ventilation, des techniciens ont découvert le manuscrit, ainsi que crayons, feuilles de papier et les livres sauvés de cette stupide loi unioniste. J'étais assis dans une sculpture qui représentait une femme aux seins et cuisses charitables, prête à accueillir le promeneur fatigué dans un parc près de chez moi, quand deux hommes s'avancèrent. Cette œuvre d'un artiste célèbre n'était plus qu'amusement, *entment*. Tout ce qui n'est pas travail se nomme *entment*. Dans une généreuse définition élargie pénétrée de pédagogie sociale, l'art en fait partie à condition de servir un but exemplaire, vertueux, et d'être consensuel, positif, divertissant. La mort de l'art ; cette fois-ci, vraiment. Poliment, les deux hommes me demandèrent de les suivre. Je me retrouvai à l'hôpital de la ville, subis quelques examens de routine, y passai la nuit. Le lendemain matin, un infirmier me fit une injection. Avant de sombrer, j'entendis les mots *griffonner, déviance*.

97. J'ai dû m'adapter. J'ai toujours eu horreur de me plaindre. D'ailleurs, me plaindre de quoi, de qui ? Du changement du monde, du mien ?

98. Une fois par mois, je suis contraint de rencontrer un psychologue, ou un psychiatre. Comment traduire la spécialité de ce fonctionnaire ? Rééducateur socio-comportemental conviendrait mieux. Nori Taki est médecin, ça se voit à sa blouse blanche. Je ne sais quoi lui dire ; il a droit à des histoires proches de celles de mon roman. Tant qu'à faire, j'ai commencé par l'enterrement de Pierre Roquiez. Après ces années de traitement, je ne veux pas qu'il s'étonne de mes capacités mémorielles ; alors je fais mine de ne plus me rappeler, lui parle de

façon décousue. On escamote tant de choses quand on raconte ; c'est d'ailleurs souvent la bonne mesure. Bien sûr, rien sur la littérature, pas d'incipit ni d'excipit, pas de liste interminable de titres. Je lui ai servi une version qui lui brosse le poil : Pierre cultivait son jardin, chantonnait, s'émerveillait de la nature. La mort l'a surpris déterrante ses poireaux. À ses funérailles, on a jeté des fanes de carottes sur son cercueil. Taki m'écoute sans intervenir ni laisser transparaître de réaction. La psychanalyse est-elle toujours d'actualité ? Avec lui, je vais travailler les chapitres à réécrire.

99. Après les deux premiers chapitres, celui du troisième m'est revenu avec facilité. Le protagoniste est également inspiré de la vie de Pierre Roquiez. (Je me souviens maintenant du nom que je lui avais donné : Riel, une anagramme de lire.) Rétabli de son accident vasculaire cérébral, convalescent, il retrouva peu à peu l'usage de la parole. Pierre m'avait confié alors ce qu'il lui avait trotté dans la tête. J'ai pris quelques libertés avec lieux et dates, par exemple, la légalisation du mariage pour tous n'avait pas encore été votée.

100. Chapitre 3, *Oran, juillet 1954*. Après *Un enterrement à Cluny*, le récit inaugural d'Hugo, la bande avait statué sur l'organisation des dimanches après-midi. Pas de tirage au sort pioché d'un chapeau, chacun parlerait, un dimanche sur deux, quand il le voudrait selon ses affinités en lien avec une histoire racontée précédemment. Benjamin, l'ancien conservateur de musée, s'était tout de suite porté volontaire. Il avait choisi le mort comme protagoniste, Pierre Roquiez. Tous savaient que Benjamin s'était retrouvé seul après les guerres, son compagnon et l'ensemble de sa famille d'origine pied-noir avaient disparu. Une semaine plus tard, devant la bande réunie au complet, Benjamin s'assit à la grande table qui leur servait de monde. Posant sa tasse de thé, il commença.

101. Une infirmière frappe, puis entre sans attendre de réponse que Pierre Roquiez n'aurait pu donner. Elle prend sa tension, sa température, avance un verre, un médicament. Il entend, voit, sent, mais ne peut plus bouger, même les lèvres. L'infirmière corrige sa méprise. Elle s'approche du malade, met la gélule dans sa

bouche, lui fait boire un peu d'eau. Depuis combien de temps est-il dans cet hôpital ? Il l'ignore. Sur le badge accroché à la blouse de la jeune femme, Pierre lit : Leïla. Un parfum mentholé et de beignets chauds émane de la silhouette qui s'éloigne, éteint les lumières, souhaite bonne nuit, disparaît.

102. À l'époque, Pierre a des cheveux frisottants. Tous les membres de sa famille sont petits et bruns. S'il déambule dans le centre-ville, mais aussi dans les quartiers arabes, il peut passer pour un des leurs à condition de ne pas s'habiller trop à l'européenne et de se taire. Ce n'est pas ça du point de vue de la langue, il n'a pas encore eu l'occasion d'apprendre. À l'école, l'arabe n'est pas au programme. Il sait dire bonjour, oui, non, d'accord, limonade — gazouz lui semble plus juste, car on en trouve à l'orange —, donne-moi une cigarette, merci, viens ici, ça suffit, regarde, un peu, pareil — c'est-à-dire kif kif qu'il connaît déjà —, argent, cochon, et une plâtée de jurons obscènes concernant mère, sœur et père répétés avec imprudence devant le sien.

103. Sa mère avait accepté avec difficulté la nomination de son mari en Algérie. Hors de question de refuser, c'était une promotion. Petit magistrat à Poitiers, il sera juge d'instance au tribunal d'Oran. Ils ont déménagé à quatre, ses parents, sa sœur cadette, Monique, et lui. Cependant, à l'évidence, sa mère ne se plaît pas en Algérie. Elle se plaint de la chaleur excessive, des accents incompréhensibles, du parler oranais, de celui des Espagnols, des Juifs, de la confrontation et de la dureté des regards des gens d'ici, Pieds-noirs et Arabes inclus, comme si une sorte de prémonition la traversait. Ses reproches la ramènent à la tranquillité du Poitou, à l'excellence de son climat, à ses chères amies qui lui manquent. Ils sont arrivés en août 1953. À Pâques 54, par son acharnement et un ultimatum, de toute façon elle n'en peut plus, elle a convaincu son mari de rentrer en métropole avec les enfants l'année scolaire terminée. Avec de la patience, il finira par obtenir une nouvelle mutation.

104. Quand il n'est pas à l'école, où il n'a pas d'amis, Pierre traîne les rues. Il rencontre des gamins inconnus, les écoute parler, rire et chanter, joue avec eux. Sa

mère s'occupe peu de lui. Son père, en général absent, le sermonne une fois par semaine, avant la messe, et ne s'intéresse plus à lui jusqu'au dimanche suivant. Dans un quartier populaire arabe, il se laisse aborder par des garçons de son âge qui très vite lui touchent les fesses. Il se tait, se prête au jeu, se retrouve la main dans une culotte, s'instruit d'un nouveau mot. Il avait cru comprendre que les Arabes, comme les Juifs, avaient une partie du pénis tranché ; il est rassuré, on leur a juste coupé un petit morceau de peau. Les garçons rient. Il les entend encore. Ils sont gais, débrouillards, débordants de vie comparée à la sienne, terne, triste. Il paye des thés à la menthe trop sucrés, des beignets chauds. Ils crient en français, le plus souvent en arabe. Ils s'esclaffent.

105. Une fin d'après-midi, près des lions en bronze de l'hôtel de ville, un jeune garçon aux yeux sombres et brillants l'attire. Pierre le suit. Ils descendent une rue qui donne sur un terrain vague. À travers une clôture de planches, ils pénètrent dans un chantier abandonné d'un immeuble dont seuls les fondations et le rez-de-chaussée sont terminés. Cet endroit tient lieu de dépôt d'ordures, de toilettes. Ils arrivent dans une cave jonchée de cartons d'emballage. La main moite du garçon dans la sienne, il tremble. Ses vêtements sont dans un piteux état. Il baisse ses culottes courtes. Il n'a pas de slip. Il se frotte contre Pierre, tire sur ses pantalons. Le garçon doit avoir quatorze ou quinze ans, comme lui. Soudain, deux autres plus âgés déboulent. Ils se défroquent, arborent des zobs démesurés, rient. Pierre se retrouve le ventre au sol, tenu aux épaules. On lui écarte les jambes. Il entend cracher et rigoler. Il sent quelque chose entre ses fesses. Il n'en peut plus. Il crie. Ça lui fait mal. Il pleure. Il hurle.

106. Il criait, il hurlait. Pierre hurla. Les garçons se sont rhabillés précipitamment. Le plus grand lui a fouillé les poches, volé son argent. Tous les trois s'enfuirent, gueulant *attai ! attai !* Resté seul, il a remonté ses pantalons et quitté la cave. Dans la rue, il a vu un rat courir sur le trottoir, s'est perdu, a repéré le boulevard Front de mer. Jamais il n'avait imaginé exercer contre les gamins une violence quelconque, ni même avoir une relation sexuelle avec eux, relation dont il ignorait d'ailleurs la nature exacte. Ils étaient trois ; il avait subi. Doit-il taire ce qui s'est

passé ? Dans sa vie d'adulte, il refusera massage prostatique, introduction de jouets sexuels ou autres gâteries. Plus tard encore, il appréhendera le toucher rectal de l'urologue. Aujourd'hui, étendu dans la pénombre sur un lit d'hôpital, il pense avoir soixante-dix ans ou peut-être soixante et onze. Il ne s'est jamais senti homosexuel ou pédéraste.

107. À l'époque, il avait quatorze ans. Il s'était laissé conduire, du moins il l'a supposé depuis, par un incertain désir d'amour. Il avait consulté le *Larousse Universel* en deux volumes de son père. C'était, il s'en souvient, une édition de 1922 : Homosexuel, elle adj. et n. (du gr *homos*, pareil, et du lat. *sexus*, sexe). Individu, homme ou femme, qui n'éprouve d'affinité sexuelle que pour les personnes de son propre sexe. Était-il homosexuel ou pédé, ou, rien de cela ? Il avait lu l'entrée correspondante à Pédéraste, et retenu des expressions : acte contre nature ; assouvissement de l'instinct sexuel de l'homme avec un autre homme ; vice infâme. L'article concluait qu'en France, la pédérastie tombe sous l'application de l'art. 330 du Code pénal lorsqu'elle a le caractère de publicité qui constitue l'outrage public à la pudeur. Pierre n'avait pas compris. Il n'allait pas demander des explications à son juge de père ou à sa mère ; sa sœur Monique jouait à la poupée. Il n'avait pas encore vu ni touché une femme nue, à l'exception de sa mère, aperçue par inadvertance en ouvrant la porte de la salle de bain. Il attendra quelques années pour connaître des filles.

108. À la maison, il se lave à plusieurs reprises au savon, puis se frictionne à l'alcool. Dans sa chambre, la douleur à l'anus affaiblie, il n'arrive pas à dormir. Il se souvient du rat sur le trottoir. Il habite la ville où Albert Camus a imaginé *La Peste*. L'écrivain semblait ne pas aimer Oran parce qu'elle tourne le dos à la mer. Pierre avait emprunté le livre dans la petite bibliothèque sans l'accord de son père. L'histoire traînait en longueur. C'était à coup sûr volontaire, car l'épidémie s'installant dans la ville petit à petit, les réactions des habitants se faisaient lentes à venir. La peste n'était-elle pas le symbole d'une autre calamité ? Il aurait préféré voir son père en la personne du docteur Rieux. Plutôt que de punir les gens, il aurait tenté de les sauver. Pierre avait lu également *L'Étranger*. Comment son père

aurait-il jugé Meursault ? Tuer un Arabe sans nom, est-ce moins grave que de tuer un colon ?

109. Farida fixait Benjamin avec tant d'intensité qu'il avait fini par se taire. Puis il demanda : J'ai dit quelque chose de mal ? Non, non ! pas encore, répondit l'ancienne kinésithérapeute tout sourire, continuez, je vous en prie.

110. Tuer un Arabe sans nom, est-ce moins grave que de tuer un colon ? Il n'avait pas ce sentiment. Si le meurtrier est arabe, la victime colon, est-ce plus grave ? Et, au-delà du cas théorique Meursault, quelle est la part d'Arabes dans les condamnations à mort prononcées en Algérie ? Comme Meursault, il ne sait pas quoi penser de ce qui lui arrive. Sa mère à lui n'est pas morte, même si parfois il l'imagine mourir aujourd'hui, ou hier. Doit-il considérer sa conduite, son épreuve avec les jeunes Arabes, coupable ou innocente ? À quatorze ans, trouver du sens ou du non-sens à l'existence ne lui est jamais venu à l'esprit. Il ne se dit pas que sa vie est absurde ; d'ailleurs, il n'en connaît ni le mot ni la chose. Aller nager le lendemain de l'enterrement de sa mère, puis se rendre bras dessus bras dessous avec une femme au cinéma regarder un film de Fernandel et, pour finir, coucher avec elle, est-ce plus insensé que tuer un Arabe sans raison ? Le tribunal a peut-être condamné Meursault parce qu'il a été voir un film rigolo avec une femme après la mort de sa mère, et non pour le meurtre de l'Arabe. Pierre a retenu de *L'Étranger* l'intrigue et, souterrainement, l'inéluctabilité de ce qui arrive au narrateur.

111. Sa mère lui annonce qu'ils rentrent en métropole. Alors, il se promène dans le souk, achète une couverture rayée rouge et blanc tissée à Roubaix, une théière bleue en fer chinoise. Dans *L'Écho d'Oran* ramené du bureau par son père, il apprend que le gouvernement Mendés-France envisage l'envoi du contingent en Indochine. Ici, jamais il n'y aura la guerre, dit papa. Le 7 juillet 1954, en compagnie de sa mère et de sa sœur, il monte la passerelle du paquebot *Ville d'Oran*. À Marseille, un train les conduit à Poitiers. Les premiers affrontements

commenceront en Algérie à la Toussaint. Son père sera tué dans une embuscade en mai 1955.

112. Pierre Roquiez ne parlera jamais de l'épisode de la cave. Pourtant il aurait bien aimé. Hervé, son fils, comprendrait, lui qui a fait des études de lettres à l'université où il est devenu professeur. Raconter — on lui dit qu'il raconte mal — cette histoire à sa fille aînée ou à sa femme lui semble impossible, à moins d'en tirer un récit proche de la fiction. S'il adore lire, il estime ne pas savoir écrire. De toute façon, à son âge, avec sa santé, cela lui paraît hors de ses capacités.

113. Pierre sera exempté du service militaire ; les circonstances de la mort de son père ont joué en sa faveur. En 1973, onze ans après l'indépendance de l'Algérie, tout juste divorcé de sa première épouse, la mère de sa fille Chantal, il a pris le bateau Marseille-Oran en compagnie d'une autre femme. Ils ont grimpé au fort de Santa Cruz, et Pierre a pointé du doigt le quartier où jadis il habitait. En ville, il a tenté de retrouver les lieux. La rue d'Arzew avait une nouvelle fois changé de nom, et au 65, la charcuterie parisienne où sa mère l'envoyait acheter des saucisses, surtout pas les trucs piquants espagnols, avait disparu. Cette rue était différente, seules les arcades lui revenaient en mémoire. Sur la place d'Armes, maintenant place Premier novembre 54, les deux lions de bronze au pied de la mairie étaient toujours là. Il ne trouva pas l'immeuble en construction sans doute enfin achevé. Il n'était plus certain du quartier, était-ce vers les Planteurs, ou vers le Vieux-Port ? Alors, il a renoncé à reprendre le fil de ce qui était perdu et a décidé d'aller au sud découvrir un pays qu'il ne connaissait pas, avec une femme qu'il connaissait à peine. Ils ont visité les hauts plateaux, Géryville, devenue El Bayadh, puis le nord du Sahara, Laghouat et le Mزاب. À Timimoun, sous les ventilateurs ronronnants d'une chambre d'un hôtel à l'architecture soudanaise ocre rouge bordé de palmiers, ils ont fait un enfant. Ce sera un garçon, Hervé.

114. Plus personne ne circule dans le couloir du service neurologique du Centre hospitalier de Mâcon. Quelques heures auparavant, on lui avait annoncé qu'il venait de faire un accident vasculaire cérébral. Pierre ne se souvient de rien. Le

neurologue, accompagné d'une demi-douzaine de personnes le regardant impassibles, avait ajouté qu'il était bien placé comme médecin pour mesurer la patience nécessaire avant de retrouver, peut-être, un état normal. Pierre veut la vérité afin de prendre une décision ; il ne désire pas finir sa vie ainsi. Comment leur signifier ? Il ne peut plus parler ni écrire. Ont-ils prévenu Chantal, Hervé, ou Laurent, son mari ?

115. Hier, une heure de blabla avec Taki. Tout en faisant mine d'oublier certains détails, je lui ai raconté un épisode de ma prétendue enfance inspirée de celle de Pierre. Je n'ai pas hésité à passer pour une victime. Taki est un homme jeune. Personne ne lui a appris l'Histoire (exit la colonisation et les guerres de libération), alors que je sois né douze ans après l'indépendance algérienne importe peu ! Avec vous, on ne s'ennuie pas ! a-t-il lâché en fin de séance. J'aime lui mentir. Dans certains cas, la vérité se niche dans le mensonge.

116. L'étiquette électronique de la chambre 502 m'avait livré son nom : Jivan Chandri. C'est un bel homme d'une trentaine d'années. Nous nous sommes d'abord contenté d'un bonjour bonsoir. L'été venu sur le balcon, les mots se sont faits plus nombreux, les gestes de sympathie évidents. J'avançais dans les confidences chaque fois et voyais grandir son intérêt. Alors, je lui ai avoué mon ancien métier. L'évocation de mon roman a piqué sa curiosité. Il se dévoila en quelques semaines. D'origine indienne, ses parents ont émigré avant sa naissance. À Paris, ils ont ouvert une supérette près de la gare du Nord, puis un restaurant boulevard Saint-Germain, proche de ma librairie. Jivan parlait hindi à la maison. Il se souvient confusément du français appris à l'école, avant de se mettre à l'universitaire contraint et forcé. Arrêté à vingt-trois ans, il est interné (appelons les choses par leur nom) pour deux à trois cycles, sans plus de précision. Je lui ai présenté Sveta. Tout de suite, j'ai remarqué que ces deux-là se plaisent, s'excitent, se désirent, par le verbe, par la chair. Je les observe comme si me prenait moi-même cette fièvre dont la teneur ancrée dans ma mémoire réchauffe tièdement mon corps.

117. Les emballages sont rares. La plupart des produits sont expédiés dans une caisse en bois livrée par un drone qui repart avec la caisse vide ; sinon, ils sont vendus en vrac ou dans des sachets souples végétaux sur lesquels écrire est impossible. À l'hôpital, où se trouve une boutique, chacun porte sur lui un cabas en tissu, pour le cas où des achats s'avèreraient opportuns.

118 Je viens de réaliser à l'instant ma bêtise de glisser mes papiers dans des sachets biodégradables. Enterrés voilà deux mois, ils ne doivent pas s'abîmer si vite ! Une autre solution s'impose.

119. C'est curieux, certains de mes souvenirs semblent frais dans ma mémoire. Même s'il a diminué, il est aujourd'hui à sa dose minimale, j'imaginai que le traitement reçu dès mon hospitalisation réduirait à néant la plupart d'entre eux. Je ne comprends pas leur logique. Elle voudrait que j'oublie tout, ma langue maternelle, l'anglais appris à l'école et au lycée, mes cours de philosophie, mes études de lettres modernes, mes nombreuses lectures... J'ai essayé de chercher *Gegenzikorn* sur le Réseau, ça ne donne rien, y compris en décomposant le mot, *gegen*, *genzi*, *zikorn*, *genzikorn*, etc. La santé, *gug* en unionais, est, avec la sécurité, l'un des piliers du pouvoir. J'ai pu bénéficier d'implants dentaires et auditifs, d'une prothèse à la hanche et à l'épaule, d'opérations des yeux rendant le port de lunettes inutiles, etc. Cependant, je refuse de me faire enlever la prostate. C'est ridicule. À mon âge, les conséquences sur ma vie génitale et sexuelle n'ont plus d'importance. Je reste avec cet organe superflu qui compresse ma vessie et m'oblige à me lever plusieurs fois la nuit.

120. Comment leur faire confiance ? Ils m'ont jugé déviant, pourquoi alors ne me débranchent-ils pas ? Attendent-ils le feu vert de l'algorithme ? Des paramètres seraient-ils incompris de tous ? Les choses sont plus complexes. Quand la déprime s'empare de moi, je me demande s'ils n'ont pas raison. L'interdiction de toute littérature non régulée n'est-elle pas légitime ? Sans être forcément antisociaux, écrivains et lecteurs ont en commun de bien mauvaises habitudes. Qui est à blâmer ? Qui est malade ? Après tout, un lecteur se mettant à écrire est

une définition possible de l'écrivain (je me garde bien d'user de synonymes). Jadis, dans l'Ancien Monde, des écrivains eux-mêmes s'étaient liés contre l'écriture. On leur pardonnait volontiers, car ils lâchaient leur détestation en écrivant. Toute l'écriture est de la cochonnerie, disait Artaud. Se moquer de la littérature, la haïr reste encore de la littérature. Ces écrivains se refusaient d'être une suite de lectures, un mélange des autres et d'eux-mêmes, de l'ordinaire ou de l'extraordinaire, de la reprise ou des variations des styles. Ils s'imaginaient vierges, innocents, purifiés de tout le fatras littéraire. Des écrivains libres, déchaînés, évadés de la prison de l'écriture ? Que la littérature soit appelée à périr, c'est possible et même souhaitable, soutenait Cioran.

121. Nous y voilà ! Que diraient ces écrivains dénigreur de l'écriture aujourd'hui où toute la textitude contrôlée par l'intelligence artificielle est lieux communs, compilations, agencements, bien-pensances ? L'éditeur, n'en parlons pas : il n'existe plus. Sur le Réseau, des distributeurs moyennant trente pour cent du prix de vente écoulent les productions de tout un chacun filtrées par les algorithmes. Des arts, la littérature serait-elle la première à disparaître ? Comment font les gens autour de moi ? Personnellement, j'ai une motivation, réécrire mon roman. Mais eux, ont-ils d'autres buts ? Attendre que ça se passe, que leur *michip* donne le signal du grand départ ?

122. Présomptueux ! Cette prétendue motivation m'aidant à vivre n'est qu'esbroufe.

123. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? À la vue de la bouteille de jus de fruits et des bocaux de céréales sur la table du petit-déjeuner, l'alternative aux sachets plastiques biodégradables m'a sauté aux yeux. Ça prend plus de place, mais je ne vais pas pondre une trilogie de science-fiction de sept cents pages. J'ai à présent trois cachettes dans trois endroits différents du parc. Je ferai deux copies de mes écrits quand j'aurai du papier en réserve. En attendant, j'échange les sachets contre des bocaux chipés au réfectoire.

Si vous désirez lire la suite de ce roman, tant que je n'ai pas d'éditeur, je mets gratuitement à disposition des fichiers PDF ou EPUB à qui m'en fait la demande.

Envoyez-moi un petit mot par [mail](#), et vous recevrez le fichier que vous souhaitez.

Bonne lecture.

Jean pierre Morcrette

